LE

PERE DE FAMILLE,

COMÉDIE.

EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Par Mr. DIDEROT.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.



NAPLES

DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

ACTEURS.

Monſieur D'ORBESSON, *Pere de Famille.*
Monſieur LE COMMANDEUR D'AUVILLÉ, *beau-frere du Pere de Famille.*
CECILE, *fille du Pere de Famille.*
SAINT ALBIN, *fils du Pere de Famille.*
SOPHIE, *Jeune Inconnue.*
GERMEUIL, *fils du feu Monſieur de * * * ami du Pere de Famille.*
Monſieur LE BON, *Intendant de la Maiſon.*
Mademoiſelle CLAIRET, *femme de chambre de Cécile.*
LA BRIE,) *Domeſtique du Pere de*
PHILIPPE,) *Famille.*
DESCHAMPS, *Domeſtique de Germeuil.*
Autres DOMESTIQUES *de la Maiſon.*
Madame HEBERT, *Hôteſſe de Sophie.*
UN EXEMPT.

La Scéne eſt à Paris dans la maiſon du Pere de Famille.



LE PERE DE FAMILLE COMÉDIE

Le Théâtre représente une salle de compagnie, décorée de tapisseries, &c. C'est celle du Pere de Famille. La nuit est fort avancée. Il est entre 5. & 6. du matin.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, GERMEUIL.

Sur le devant de la salle, on voit le Pere de Famille qui se promene. Il a la tête baissée, & l'air tout à fait pensif. Un peu sur le fond, le Commandeur & sa niéce font une partie de trictrac. Derriere le Commandeur, Germeuil est assis négligemment dans un fauteuil, un livre à la main. Il en interrompt de tems en tems la lecture pour regarder tendrement Cécile Le Commandeur se doute de ce qui se passe derriere lui. Ce supçon le tient dans une inquietude qu'on remarque à ses mouvemens.

CECILE.

MON oncle, qu'avez-vous? Vous me paroissez inquiet.

LE COMMANDEUR *en s'agittant dans un fauteuil.*

Ce n'est rien, ma niéce. Ce n'est rien.

Les bougies sont sur le point de finir, & le Commandeur dit à Germeuil.

Monsieur, voudriez vous bien sonner?

Germeuil va sonner. Le Commandeur saisit ce moment pour déplacer son fauteuil & le tourner en face du trictrac. Germeuil revient, remet son fauteuil comme il étoit, & le Commandeur dit au Laquais qui entre :

Des bougies.

Cependant la partie de trictrac s'avance. Le Commandeur & sa niéce jouent alternativement & nomment leurs dez.

LE COMMANDEUR.

Six cinq.

GERMEUIL.

Il n'est pas malheureux.

LE COMMANDEUR.

Je couvre de l'une & je passe l'autre.

CECILE.

Et moi, mon cher oncle, je marque six points d'école. Six points d'école...

LE COMMANDEUR *à Germeuil.*

Monsieur, vous avez la fureur de parler sur le jeu.

CECILE.

Six points d'école...

LE COMMANDEUR.

Cela me distrait, & ceux qui regardent derriere moi m'inquiétent.

CECILE.

Six & quattre que j'avois, font dix.

LE COMMANDEUR *toujours à Germeuil.*

Monsieur, ayez la bonté de vous placer autrement, & vous me ferez plaisir.

SCENE II.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, GERMEUIL, LA BRIE.

LE PERE DE FAM.

Est-ce pour leur bonheur, est-ce pour le nôtre qu'ils sont nés?... Hélas, ni l'un ni l'autre!

La Brie vient avec des bougies, en place où il en faut; & lorsqu'il est sur le point de sortir, le Pere de Famille l'appelle.

La Brie!

La Brie.

Monsieur.

Le Pere de Fam.

Aprés une petite pause, pendant laquelle il a continué de rêver & de se promener.

Où est mon fils?

La Brie.

Il est sorti.

Le Pere de Fam.

A quelle heure?

La Brie.

Monsieur, je n'en sçais rien.

Le Pere de Fam. *encore une pause.*

Et vous ne sçavez pas où il est allé?

La Brie.

Non, Monsieur.

Le Commandeur.

Le coquin n'a jamais rien sçu. Double deux.

Cecile.

Mon cher oncle, vous n'êtes pas à votre jeu.

Le Commandeur *ironiquement & brusquement.*

Ma niéce, songez au vôtre.

Le Pere de Fam. *à la Brie, toujours en se promenant & rêvant.*

Il vous a défendu de le suivre?

La Brie *feignant de ne pas entendre.*

Monsieur?

Le Commandeur.

Il ne répondra pas à cela. Terne.

Le Pere de Fam. *toujours en se promenant & rêvant.*

Y a-t-il long-tems que cela dure?

La Brie *feignant encore de ne pas entendre.*

Monsieur?

Le Commandeur.

Ni à cela non plus. Terne encore. Les doublets me poursuivent.

Le Pere de Fam.

Que cette nuit me paroît longue!

Le Commandeur.

Qu'il en vienne encore un, & j'ai perdu. Le voilà. *A Ger-*

meuil. Riez. Monsieur. Ne vous contraignez pas.
La Brie est sorti. La partie de trictrac finit. Le Commandeur, Cécile & Germeuil s'approchent du Pere de Famille.

SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, GERMEUIL.

Le Pere de Fam.

DAns quelle inquiétude il me tient! Où est-il? Qu'est-il devenu?

Le Commandeur.

Et qui sçait cela?.. Mais vous vous êtes assez tourmenté pour ce soir. Si vous m'en croyez, vous irez prendre du repos.

Le Pére de Fam.

Il n'en est plus pour moi.

Le Commandeur.

Si vous l'avez perdu, c'est un peu votre faute, & beaucoup celle de ma sœur. C'étoit, Dieu lui pardonne, une femme unique pour gâter ses enfans.

Cecile *peinée.*

Mon oncle.

Le Commandeur.

J'avois beau dire à tous les deux, prenez-y garde, vous le perdez.

Cecile.

Mon oncle.

Le Commandeur.

Si vous en êtes fous à présent qu'ils sont jeunes, vous en serez martyrs quand ils seront grands.

Cecile.

Monsieur le Commandeur.

Le Commandeur.

Bon, est ce qu'on m'écoute ici?

Le Pere de Fam.

Il ne vient point!

Le Commandeur.

Il ne s'agit pas de soupirer, de gémir, mais de montrer

ce que vous êtes. Le tems de la peine est arrivé. Si vous n'avez pû la prévenir, voyons du moins si vous sçaurez la supporter... Entre nous, j'en doute..

La pendule sonne six heures.

Mais voilà six heures qui sonnent... Je me sens las... J'ai des douleurs dans les jambes comme si ma goutte vouloit me reprendre. Je ne vous suis bon à rien: Je vais m'envelopper de ma robe de chambre, & me jetter dans un fauteuil. Adieu, mon frere... Entendez vous?

LE PERE de FAM.

Adieu, Monsieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR *en s'en allant.*

La Brie.

LA BRIE *du dedans.*

Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Eclairez moi; & quand mon neveu sera rentré, vous viendrez m'avertir.

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, GERMEUIL.

LE PERE de FAM. *après s'être encore promené tristement.*

MA fille, c'est malgré moi que vous avez passé la nuit.

CECILE.

Mon pere, j'ai fait ce que j'ai dû.

LE PERE de FAM.

Je vous sçais gré de cette attention; mais je crains que vous n'en soyez indisposée. Allez vous reposer.

CECILE.

Mon pere, il est tard. Si vous me permettiez de prendre à votre santé l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à la mienne...

LE PERE de FAM.

Je veux rester. Il faut que je lui parle.

CECILE.

Mon frere n'est plus un enfant.

LE PERE de FAM.

Et qui sçait tout le mal qu'a pu aporter une nuit?

CECILE.

Mon pere...

LE PERE de FAM.

Je l'attendrai. Il me verras

En appuyant tendrement ses mains sur les bras de sa fille.

Allez, ma fille, allez. Je sçais que vous m'aimez

Cécile sort. Germeuil se dispose à la suivre; mais le Pere de Famille le retient & lui dit.

Germeuil, demeurez.

SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL.

La marche de cette Scène est lente.

LE PERE de FAM. *comme s'il étoit seul, & en regardant aller Cécile.*

SOn caractére a tout à fait changé. Elle n'a plus sa gaieté; sa vivacité.. Ses charmes s'effacent... Elle souffre... Hélas! depuis que j'ai perdu ma femme & que le Commandeur s'est établi chez moi, le bonheur s'en est éloigné.. Quel prix il met à la fortune qu'il fait attendre à mes enfans!... Ses vues ambitieuses, & l'autorité qu'il a prise dans ma maison, me deviennent de jour en jour plus importunes. Nous vivions dans la paix & dans l'union. L'humeur inquiéte & tyrannique de cet homme nous a tous séparés. On se craint, on s'évite, on me laisse; je suis solitaire au sein de ma famille, & je péris... Mais le jour est prêt à paroître, & mon fils ne vient point!... Germeuil, l'amertume a rempli mon ame. Je ne puis plus suporter mon état...

GERMEUIL.

Vous, Monsieur?

LE PERE de FAM.

Oui, Germeuil.

GERMEUIL.

Si vous n'êtes pas heureux, quel pere l'a jamais été?

LE PERE

Le PERE de FAM.

Aucun... Mon ami, les larmes d'un pere coulent souvent en secret... (*Il soupire, il pleure.*) Tu vois les miennes... Je te montre ma peine.

GERMEUIL.

Monsieur, que faut il que je fasse?

Le PERE de FAM.

Tu peux, je crois, la soulager.

GERMEUIL.

Ordonnez.

Le PERE de FAM.

Je n'ordonnerai point. Je prierai. Je dirai: Germeuil, si j'ai pris de toi quelque soin; si depuis tes plus jeunes ans je t'ai marqué de la tendresse, & si tu t'en souviens; si je ne t'ai point distingué de mon fils; si j'ai honoré en toi la mémoire d'un ami qui m'est & me sera toujours présent... Je t'afflige; pardonne; c'est la premiere fois de ma vie, & ce sera la derniere... Si je n'ai rien épargné pour te sauver de l'infortune, & remplacer un pere à ton égard; si je t'ai chéri; si je t'ai gardé chez moi, malgré le Commandeur à qui tu déplais; si je t'ouvre aujourd'hui mon cœur, reconnois mes bienfaits & répons à ma confiance.

GERMEUIL.

Ordonnez, Monsieur, ordonnez.

Le PERE de FAM.

Ne sçais-tu rien de mon fils?... Tu es son ami, mais tu dois être aussi le mien... Parle... Rends-moi le repos, ou acheve de me l'ôter... Ne sçais-tu rien de mon fils?

GERMEUIL.

Non, Monsieur.

Le PERE de FAM.

Tu es un homme vrai, & je te crois. Mais vois combien ton ignorance doit ajouter à mon inquiétude. Quelle est la conduite de mon fils, puisqu'il la dérobe à un pére dont il a tant de fois éprouvé l'indulgence, & qu'il en fait mistére au seul homme qu'il aime?... Germeuil, je tremble que cet enfant...

GERMEUIL.

Vous êtes pere; un pere est toujours prompt à s'allarmer.

Le PERE de FAM.

Tu ne sçais pas, mais tu vas sçavoir & juger si ma crainte

eſt précipitée... Dis-moi, depuis un tems n'as-tu pas remarqué combien il eſt changé?

GERMEUIL.

Oui; mais c'eſt en bien. Il eſt moins curieux dans ſes chevaux, ſes gens, ſon équipage; moins recherché dans ſa parure? Il n'a plus aucune de ces fantaiſies que vous lui reprochiez? Il a pris en dégoût les diſſipations de ſon âge? Il fuit ſes complaiſans, ſes frivoles amis? Il aime a paſſer les journées retiré dans ſon cabinet? Il lit; il écrit; il penſe? Tant mieux. Il a fait de lui même ce que vous en auriez tôt ou tard exigé.

Le PERE de FAM.

Je me diſois cela, comme toi; mais j'ignorois ce que je vais t'aprendre... Ecoute... Cette réforme dont, à ton avis, il faut que je me félicite, & ces abſences de nuit qui m'effrayent...

GERMEUIL.

Ces abſences & cette réforme?

Le PERE de FAM.

Ont commencé en même tems. *Germeuil paroit ſurpris.* Oui, mon ami, en même tems.

GERMEUIL.

Cela eſt ſingulier.

Le PERE de FAM.

Cela eſt. Hélas! le déſordre ne m'eſt connu que depuis peu, mais il a duré... Arranger & ſuivre à la fois deux plans oppoſés, l'un de régularité qui nous en impoſe de jour, un autre de déréglement qu'il remplit la nuit; voilà ce qui m'accable... Que malgré ſa fierté naturelle; il ſe ſoit abaiſſé juſqu'à corrompre des valets; qu'il ſe ſoit rendu maître des portes de ma maiſon; qu'il attende que je repoſe; qu'il s'en informe ſecrétement; qu'il s'échape ſeul, à pied, toutes les nuits, par toute ſorte de tems, à toute heure, c'eſt peut-être plus qu'aucun pere ne puiſſe ſouffrir, & qu'aucun enfant de ſon age n'eût oſé... Mais avec une pareille conduite, affecter l'attention aux moindres devoirs, l'auſtérité dans les principes, la réſerve dans les diſcours, le goût de la retraite, le mépris des diſtractions .. Ah! mon ami... Qu'attendre d'un jeune homme qui peut tout-à-coup ſe maſquer & ſe contraindre à ce point? Je regarde dans l'avenir, & ce qu'il me laiſſe entrevoir me glace... S'il n'étoit que vicieux, je n'en déſeſpérerois pas. Mais s'il joue les mœurs & la vertu!...

GERMEUIL.

En effet, je n'entens pas cette conduite, mais je connois votre fils. La fausseté est de tous les défauts le plus contraire à son caractére.

LE PERE de FAM.

Il n'en est point qu'on ne prenne bientôt avec les méchans; & maintenant avec qui penses-tu qu'il vive?.. Tous les gens de bien dorment quand il veille. Ah! Germeuil... Mais il me semble que j'entens quelqu'un... C'est lui peut-être... Eloigne toi.

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE *seul.*

Il s'avance vers l'endroit où il a entendu marcher; il écoute, & dit tristement.

JE n'entens plus rien.

Il se promene un peu, puis il dit:

Asseyons nous.

Il cherche du repos, il n'en trouve point, & il dit:

Je ne sçaurois... Quels pressentimens s'élévent au fond de mon ame, s'y succédent & l'agitent!.. O cœur trop sensible d'un pere! ne peux-tu te calmer un moment?... A l'heure qu'il est, peut-être, il perd sa santé... sa fortune... ses mœurs... Que sçais je? sa vie... son honneur... le mien...

Il se leve brusquement, & dit:

Quelles idées me poursuivent!

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, UN INCONNU.

Tandis que le Pere de Famille erre accablé de tristesse, entre un Inconnu vêtu comme un homme du peuple, en redingote & en veste, les bras cachés sous sa redingote, & le chapeau rabattu & enfoncé sur les yeux; il s'avance à pas lents; il paroit plongé dans la peine & la rêverie, il traverse sans appercevoir personne.

LE PERE de FAM., *qui le voit venir à lui, l'attend, l'arrête par le bras, & lui dit:*

QUi êtes-vous? Où allez vous?

L'INCONNU.

(*Point de réponse.*)

LE PERE de FAM.

Qui êtes-vous! Où allez vous!

L'INCONNU.

(*Point de réponse encore.*)

LE PERE de FAM. *releve lentement le chapeau de l'Inconnu, reconnoît son fils, & s'écrie.*

Ciel!... C'est lui!... C'est lui... Mes funestes pressentimens, les voilà donc accomplis!.. Ah!..

Il pousse des accens douloureux, il s'éloigne, il revient. Il dit:

Je veux lui parler... Je tremble de l'entendre... Que vais je sçavoir!... J'ai trop vécu. J'ai trop vécu.

SAINT-ALBIN, *en s'éloignant de son pere, & soupirant de douleur.*

Ah!

LE PERE de FAM. *le suivant.*

Qui es tu? D'où viens-tu?... Aurois-je eu le malheur..

SAINT-ALBIN *s'éloignant encore.*

Je suis désespéré.

LE PERE de FAM.

Grand Dieu! que faut-il que j'apprenne?

SAINT-ALBIN *revénant & s'adressant à son pere.*

Elle pleure. Elle soupire. Elle songe à s'éloigner; & si elle s'éloigne, je suis perdu.

Le PERE de FAM.

Qui? elle?

SAINT-ALBIN.

Sophie... Non, Sophie, non... Je périrai plutôt...

Le PERE de FAM.

Qui est cette Sophie?... Qu'a-t'elle de commun avec l'état où je te vois, & l'effroi qu'il me cause?

SAINT ALBIN *en se jettant aux pieds de son pere.*

Mon pere, vous me voyez à vos pieds; votre fils n'est pas indigne de vous: mais il va périr, il va perdre celle qu'il chérit au delà de la vie. Vous seul pouvez la lui conserver. Ecoutez-moi, pardonnez-moi, secourez moi,

Le PERE de FAM.

Parle. Cruel enfant, aye pitié du mal que j'endure.

SAINT-ALBIN *toujours à genoux.*

Si j'ai jamais éprouvé votre bonté, si dès mon enfance j'ai pu vous regarder comme l'ami le plus tendre, si vous futes le confident de toutes mes joies & de toutes mes peines, ne m'abandonnez pas. Conservez-moi Sophie; que je vous doive ce que j'ai de plus cher au monde. Protégez-là... Elle va nous quitter, rien n'est plus certain... Voyez-là, détournez-la de son projet... La vie de votre fils en dépend .. Si vous la voyez, je serai le plus heureux de tous les enfans, & vous serez le plus heureux de tous les peres.

Le PERE de FAM.

Dans quel égarement est-il tombé? Qui est-elle cette Sophie, qui est-elle?

SAINT ALBIN. *relevé, allant & venant, avec enthousiasme.*

Elle est pauvre, elle est ignorée, elle habite un réduit obscur; mais c'est un Ange, c'est un Ange; & ce réduit est le Ciel. Je n'en descendis jamais sans être meilleur. Je ne vois rien dans ma vie dissipée & tumultueuse, à comparer aux heures innocentes que j'ai passées. J'y voudrois vivre & mourir, dussai-je être méconnu, méprisé du reste de la terre... Je croyois avoir aimé. Je me trompois... C'est à présent que j'aime... (*en saisissant la main de son pere.*) Oui... J'aime pour la premiere fois.

Le PERE de FAM.

Vous vous jouez de mon indulgence & de ma peine. Malheureux, laiſſez là vos extravagances. Régardez-vous, & répondez-moi. Qu'eſt-ce que cet indigne traveſtiſſement? Que m'annonce-t'il ?

SAINT-ALBIN.

Ah! mon pere, c'eſt à cet habit que je dois mon bonheur, ma Sophie, ma vie.

Le PERE de FAM.

Comment? Parlez.

SAINT-ALBIN.

Il a fallu me raprocher de ſon état, il a fallu lui dérober mon rang, devenir ſon égal. Ecoutez, écoutez.

Le PERE de FAM.

J'écoute, & j'attens.

SAINT-ALBIN.

Près de cet aſile écarté qui la cache aux yeux des hommes... Ce fut ma derniere reſſource.

Le PERE de FAM.

Eh bien?...

SAINT-ALBIN.

A côté de ce rédùit... il y en avoit un autre.

Le PERE de FAM.

Achevez.

SAINT-ALBIN.

Je le loue, j'y fais porter les meubles qui conviennent à un indigent; je m'y loge, & je deviens ſon voiſin, ſous le nom de Sergi & ſous cet habit.

Le PERE de FAM.

Ah! je reſpire... Graces à Dieu, du moins je ne vois plus en lui qu'un inſenſé.

SAINT-ALBIN.

Jugez ſi j'aimois... Qu'il va m'en coûter cher!... Ah!

Le PERE de FAM.

Revenez à vous, & ſongez à mériter par une entiere confiance le pardon de votre conduite.

SAINT-ALBIN.

Mon pere, vous ſçaurez tout. Hélas! je n'ai que ce moyen pour vous fléchir... La premiere fois que je la vis, ce fut à l'Egliſe. Elle étoit à genoux aux pieds des autels, auprès d'une femme âgée que je pris d'abord pour ſa mere. Elle

attachoit tous les regards... Ah! mon pere, quelle modestie! quels charmes!... Non, je ne puis vous rendre l'impression qu'elle fit sur moi. Quel trouble j'éprouvai! Avec quelle violence mon cœur palpita! Ce que je ressentis! Ce que je devins!... Depuis cet instant, je ne pensai, je ne rêvai qu'elle. Son image me suivit le jour, m'obséda la nuit, m'agita par tout. J'en perdis la gaieté, la santé, le repos. Je ne pus vivre sans chercher à la retrouver. J'allois par-tout j'espérois de la revoir. Je languissois, je périssois, vous le sçavez, lorsque je découvris que cette femme âgée qui l'accompagnoit se nommoit Madame Hébert, que Sophie l'apelloit sa Bonne, & que reléguées toutes deux à un quatriéme étage, elles y vivoient d'une vie misérable... Vous avouerai-je les espérances que je conçus alors, les offres que je fis, tous les projets que je formai? Que j'eus lieu d'en rougir, lorsque le Ciel m'eut inspiré de m'établir à côté d'elle!... Ah! mon pere, il faut que tout ce qui l'approche devienne honnête, ou s'en éloigne... Vous ignorez ce que je dois à Sophie, vous l'ignorez... Elle m'a changé. Je ne suis plus ce que j'étois... Dès les premiers instans, je sentis les désirs honteux s'éteindre dans mon ame, le respect & l'admiration leur succéder. Sans qu'elle m'eût arrêté, contenu, peut-être même avant qu'elle eût levé les yeux sur moi, je devins timide; de jour en jour je le devins davantage, & bientôt il ne me fut pas plus libre d'attenter à sa vertu qu'à sa vie.

Le PERE de FAM.

Et que font ces femmes? Quelles sont leurs ressources?

SAINT-ALBIN.

Ah! si vous connoissiez la vie de ces infortunées. Imaginez que leur travail commence avant le jour, & que souvent elles y passent les nuits. La Bonne file au rouet. Une toile dure & grossiere est entre les doigts tendres & délicats de Sophie, & les blesse. Ses yeux, les plus beaux yeux du monde, s'usent à la lumiere d'une lampe. Elle vit sous un toit, entre quatre murs tout dépouillés. Une table de bois, deux chaises de paille, un grabat; voilà ses meubles... O Ciel! quand tu la formas, étoit-ce là le sort que tu lui destinois?

Le PERE de FAM.

Et comment eûtes-vous accès? Soyez vrai.

SAINT-ALBIN.

Il est inoui tout ce qui s'y opposoit, tout ce que je fis.

Etablis auprès d'elles, je ne cherchai point d'abord à les voir; mais quand je les rencontrois en descendant, en montant, je le saluois avec respect. Le soir quand je rentrois (car le jour on me croyoit à mon travail) j'allois doucement fraper à leur porte, & je leur demandois les petits services qu'on se rend entre voisins, comme de l'eau, du feu, de la lumiere. Peu-à-peu elles se firent à moi. Elles prirent de la confiance. Je m'offris à les servir dans des bagatelles. Par exemple, elles n'aimoient pas sortir à la nuit, j'allois & je venois pour elles.

LE PERE DE FAM.

Que de mouvemens & de soins! Et à quelle fin! Ah! si les gens de bien... Continuez.

SAINT-ALBIN.

Un jour j'entens fraper à ma porte. C'étoit la Bonne. J'ouvre Elle entre sans parler, s'assied, & se met à pleurer. Je lui demande ce qu'elle a. Sergi, me dit elle, ce n'est pas sur moi que je pleure. Née dans la misére, j'y suis faite; mais cette enfant me désole... Qu'a-t'elle? Que vous est il arrivé?.. Hélas! répond la Bonne, depuis huit jours nous n'avons plus d'ouvrage & nous sommes sur le point de manquer de pain. Ciel! m'écriai-je, tenez, allez, courez. Après cela... je me renfermai, & l'on ne me vit plus.

LE PERE DE FAM.

J'entens. Voilà le fruit des sentimens qu'on leur inspire. Ils ne servent qu'à les rendre plus dangereux.

SAINT ALBIN.

On s'apperçut de ma retraite, & je m'y attandois. La bonne Madame Hébert m'en fit des reproches. Je m'enhardis. Je l'interrogeai sur leur situation. Je peignis la mienne comme il me plut. Je proposai d'associer notre indigence, & de l'allégerir en vivant en commun. On fit des difficultés. J'insistai, & l'on consentit à la fin. Jugez de ma joie! Hélas! elle a bien peu duré; & qui sçait combien ma peine durera. Hier j'arrivai à mon ordinaire. Sophie étoit seule. Elle avoit les coudes apuyés sur la table, & la tête panchée sur sa main. Son ouvrage étoit tombé à ses pieds. J'entrai sans qu'elle m'entendit. Elle soupiroit. Des larmes s'échapoient d'entre ses doigts, & couloient le long de ses bras. Il y avoit déja quelque tems que je la trouvois triste... Pourquoi pleuroit elle? Qu'est ce qui l'affligeoit? Ce n'étoit plus le besoin. Son travail & mes attentions pourvoyoient à tout... Menacé du seul malheur que je redoutois,

tois, je ne balançai point. Je me jettai à ses genoux. Quelle fut sa surprise! Sophie, lui dis je, vous pleurez! Qu'avez-vous? Ne me celez pas votre peine. Parlez-moi; de grace, parlez moi. Elle se taisoit. Ses larmes continuoient de couler. Ses yeux, où la sérénité n'étoit plus, noyés dans les pleurs, se tournoient sur moi, s'en éloignoient; y revenoient. Elle disoit seulement: pauvre Sergi! malheureuse Sophie! Cependant j'avois baissé mon visage sur ses genoux, & je mouillois son tablier de mes larmes. Alors la Bonne rentra. Je me leve. Je cours à elle. Je l'interroge. Je reviens à Sophie. Je la conjure. Elle s'obstine au silence. Le désespoir s'empare de moi. Je marche dans la chambre sans sçavoir ce que je fais. Je m'écrie douloureusement, c'est fait de moi. Sophie vous voulez nous quitter; c'est fait de moi. A ces mots, ses pleurs redoublent, & elle retombe sur sa table, comme je l'avois trouvée. La lueur pâle & sombre d'une petite lampe éclairoit cette scène de douleur, qui a duré toute la nuit. A l'heure que le travail est censé m'apeller, je suis sorti, & je me retirois ici accablé de ma peine.

Le PERE de FAM.

Tu ne pensois pas à la mienne.

SAINT ALBIN.

Mon pere.

Le PERE de FAM.

Que voulez vous? Qu'espérez vous?

SAINT-ALBIN.

Que vous mettrez le comble à tout ce que vous avez fait pour moi depuis que je suis; que vous verrez Sophie; que vous lui parlerez; que . . .

Le PERE de FAM.

Jeune insensé!.. Et sçavez vous qui elle est?

SAINT-ALBIN.

C'est là son secret. Mais ses mœurs, ses sentimens, ses discours, n'ont rien de conforme à sa condition présente. Un autre état perce à travers la pauvreté de son vêtement. Tout la trahit, jusqu'à je ne sçais quelle fierté qu'on lui a inspirée, & qui la rend impénétrable sur son état... Si vous voyez son ingénuité, sa douceur, sa modestie... Vous vous souvenez bien de maman... Vous soupirez. Eh bien c'est elle. Mon papa, voyez la; & si votre fils vous a dit un mot...

Le PERE de FAM.

Et cette femme chez qui elle est ne vous en a rien appris?

SAINT-ALBIN.

Hélas! elle est aussi réservée que Sophie. Ce que j'en ai pu tirer, c'est que cette enfant est venue de province implorer l'assistance d'un parent, qui n'a voulu ni la voir, ni la secourir. J'ai profité de cette confidence pour adoucir sa misére, sans offenser sa délicatesse. Je fais du bien à ce que j'aime, & il n'y a que moi qui le sçache.

LE PERE DE FAM.

Avez vous dit que vous aimiez?

SAINT-ALBIN *avec vivacité.*

Moi, mon pere?... Je n'ai pas même entrevu dans l'avenir le moment où je l'oserois.

LE PERE DE FAM.

Vous ne vous croyez donc pas aimé?

SAINT-ALBIN.

Pardonnez moi... Hélas! quelquefois je l'ai cru...

LE PERE DE FAM.

Et sur quoi?

SAINT-ALBIN.

Sur des choses légéres qui se sentent mieux qu'on ne les dit. Par exemple, elle prend intérêt à tout ce qui me touche. Auparavant son visage s'éclaircissoit à mon arrivée; son regard s'animoit; elle avoit plus de gaieté. J'ai cru deviner qu'elle m'attendoit. Souvent elle m'a plaint d'un travail qui prenoit toute ma journée. Je ne doute pas qu'elle n'ait prolongé le sien dans la nuit pour m'arrêter plus long-tems...

LE PERE DE FAM.

Vous m'avez tout dit?

SAINT-ALBIN.

Tout.

LE PERE DE FAM. *après une pause.*

Allez-vous reposer... Je la verrai.

SAINT-ALBIN.

Vous la verrez? Ah! mon pere, vous la verrez?.. Mais songez que le tems presse...

LE PERE DE FAM.

Allez, & rougissez, de n'être pas plus occupé des allarmes que votre conduite m'a données, & peut me donner encore.

SAINT-ALBIN.

Mon pere, vous n'en aurez plus.

SCENE VIII.

LE PERE DE FAMILLE *seul.*

DE l'honnêteté, des vertus de l'indigence, de la jeunesse, des charmes, tout ce qui enchaîne les ames bien nées!... A peine délivré d'une inquiétude, je retombe dans une autre.. Quel sort! Mais peut-être m'allarmai.je encore trop. tôt.. Un jeune homme passionné, violent, s'exagere à lui même, aux autres... Il faut voir... Il faut appeller ici cette fille, l'entendre, lui parler... Si elle est telle qu'il me la dépeint, je pourrai l'intéresser, l'obliger... Que sçais je?...

SCENE IX.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, *en robe de chambre & en bonnet de nuit.*

Le Commandeur.

EH bien, Monsieur d'Orbesson, vous avez vu votre fils? De quoi s'agit-il?

Le Pere de Fam.

Monsieur le Commandeur, vous le sçaurez. Entrons.

Le Commandeur.

Un mot, s'il vous plaît: Voilà votre fils embarqué dans une avanture qui va vous donner bien du chagrin; n'est-ce pas?

Le Pere de Fam.

Mon frere...

Le Commandeur.

Afin qu'un jour vous n'en prétendiez cause d'ignorance, je vous avertis que votre chere fille & ce Germeuil que vous gardez ici malgré moi, vous en préparent de leur côté, & s'il plaît à Dieu, ne vous en laisseront pas manquer.

Le Pere de Fam.

Mon frere, ne m'accorderez vous pas un instant de repos?

Le Commandeur.

Ils s'aiment; c'est moi qui vous le dis.

Le PERE de FAM.

Faites leur compte

M. Le BON.

Cela peut aller au-delà des fonds.

Le PERE de FAM.

Faites toujours. Leurs besoins sont plus pressans que les miens ; & il vaut mieux que je sois gêné qu'eux.

M Le BON.

Ce voisin qui a formé des prétentions sur votre terre, s'en désisteroit peut être, si..

Le PERE de FAM.

Je ne me laisserai pas dépouiller. Je ne sacrifierai point les intérêts de mes enfans à l'homme avide & injuste. Tout ce que je puis, c'est de céder si l'on veut, ce que la poursuite de ce procès pourra me coûter Voyez.

Mr le Bon fort.

Le PERE de FAM. *le rapelle & lui dit :*

A propos, Monsieur le Bon. Souvenez-vous de ce gens de province Je viens d'aprendre qu'ils ont envoyé ici un de leurs enfans : tachez de me le découvrir. (*à la Brie, qui s'occupoit à ranger le Sallon*) Vous n'êtes plus à mon service. Vous connoissiez le déréglement de mon fils. Vous m'avez menti. On ne ment pas chez moi.

CECILE *intercédant.*

Mon pere.

Le PERE de FAM.

Nous sommes bien étranges. Nous les avilissons. Nous en faisons de malhonnêtes gens ; & lorsque nous les trouvons tels, nous avons l'injustice de nous en plaindre. (*à la Brie*) Je vous laisse votre habit, & je vous accorde un mois de vos gages. Allez. (*à Philippe*) Est-ce vous dont on vient de me parler ?

PHILIPPE.

Oui, Monsieur.

Le PERE de FAM.

Vous avez entendu pourquoi je le renvoie. Souvenez-vous-en. Allez, & ne laissez entrer personne.

SCENE II.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE.

Le Pere de Fam.

Ma fille avez vous réfléchi ?

Cecile.

Oui, mon pere.

Le Pere de Fam.

Qu'avez vous résolu ?

Cecile.

De faire en tout votre volonté

Le Pere de Fam.

Je m'attendois à cette réponse.

Cecile.

Si cependant il m'étoit permis de choisir un état . .

Le Pere de Fam.

Quel est celui que vous préféreriez ? . . . Vous hésitez ; parlez, ma fille.

Cecile.

Je préférerois la retraite.

Le Pere de Fam.

Que voulez vous dire ? Un couvent ?

Cecile.

Oui mon pere. Je ne vois que cet asile contre les peines que je crains.

Le Pere de Fam.

Vous craignez des peines, & vous ne pensez pas à celles que vous me causeriez ? Vous m'abandonneriez ? Vous quitteriez la maison de votre pere pour un cloître ? La société de votre oncle, de votre frere, & la mienne, pour la servitude ? Non, ma fille, cela ne sera point. Je respecte la vocation religieuse, mais ce n'est pas la vôtre. La Nature, en vous accordant les qualités sociales, ne vous destina point à l'inutilité .. Cécile, vous soupirez ... Ah ! si ce dessein te venoit de quelque cause secrete, tu ne sçais pas le sort que tu te préparerois. Tu n'as pas entendu les gé.

missemens des infortunées dont tu irois augmenter le nombre. Ils percent la nuit & le silence de leurs prisons. C'est alors, mon enfant, que les larmes coulent ameres & sans témoin, & que les couches solitaires en sont arrosées. .. Mademoiselle ne parlez jamais de couvent... Je n'aurai point donné la vie à un enfant; je ne l'aurai point élevé; je n'aurai point travaillé sans relâche à assurer son bonheur, pour le laisser descendre tout vif dans un tombeau, & avec lui mes espérances, & celles de la société trompées... Et qui la repeuplera de citoyens verteux, si les femmes les plus dignes d'être des meres de famille, s'y refusent?

CECILE.

Je vous ai dit, mon pere, que je ferois en tout vôtre volonté.

Le PERE de FAM.

Ne me parlez donc jamais de couvent.

CECILE.

Mais j'ose espérer que vous ne contraindrez pas votre fille à changer d'état, & que du moins il lui sera permis de passer des jours tranquilles & libres à côté de vous.

Le PERE de FAM.

Si je ne considérois que moi, je pourrois aprouver ce parti. Mais je dois vous ouvrir les yeux sur un tems où je ne serai plus... Cécile, la Nature a ses vues; & si vous regardez bien, vous verrez sa vengeance sur tous ceux qui les ont trompées; les hommes punis du célibat par le vice, les femmes par le mépris & par l'ennui... Vous connoissez les différens états; dites moi, en est-il un plus triste & moins considéré que celui d'une fille âgée? Mon enfant, passé trente ans on supose quelque défaut de corps ou d'esprit à celle qui n'a trouvé personne qui fût tenté de suporter avec elle les peines de la vie. Que cela soit ou non, l'âge avance, les charmes passent, les hommes s'éloignent, la mauvaise humeur prend; on perd ses parens, ses connoissances, ses amis. Une fille surannée n'a plus autour d'elle que des indifférens qui la négligent, ou des ames intéressées qui comptent ses jours. Elle le sent; elle s'en afflige; elle vit sans qu'on la console, & meurt sans qu'on la pleure.

CECILE.

Cela est vrai. Mais est-il un état sans peine; & le mariage n'a-t'il pas les siennes?

Le PERE de FAM.

Qui le sçait mieux que moi? Vous me l'aprenez tous les

jours. Mais c'eſt un état que la Nature impoſe. C'eſt la vocation de tout ce qui reſpire ... Ma fille, celui qui compte ſur un bonheur ſans mélange, ne connoît ni la vie de l'homme, ni les deſſeins du Ciel ſur lui. . Si le mariage expoſe à des peines cruelles, c'eſt auſſi la ſource des plaiſirs les plus doux. Où ſont les exemples de l'intérêt pur & ſincere, de la tendreſſe réelle, de la confiance intime, des ſecours continus, des ſatisfactions réciproques, des chagrins partagés, des ſoupirs entendus, des larmes confondues, ſi ce n'eſt dans le mariage? Qu'eſt ce que l'homme de bien préfére à ſa femme? Qu'y a-t il au monde qu'un pere aime plus que ſon enfant? . O lien ſacré des époux, ſi je penſe à vous, mon ame s'échauffe & s'éléve! ... O noms tendres de fils & de fille, je ne vous prononçai jamais ſans treſſaillir, ſans être touché! Rien n'eſt plus doux à mon oreille; rien n'eſt plus intéreſſant à mon cœur ... Cécile, rapellez vous la vie de votre mere: en eſt-il une plus douce que celle d'une femme qui a employé ſa journée à remplir les devoirs d'épouſe attentive, de mere tendre, de maîtreſſe compatiſſante? ... Quel ſujet de réfléxions délicieuſes elle emporte en ſon cœur le ſoir quand elle ſe retire!

CECILE.

Oui, mon pere. Mais où ſont les femmes comme elle, & les époux comme vous?

Le PERE de FAM.

Il en eſt, mon enfant; & il ne tiendroit qu'à toi d'avoir le ſort qu'elle eut.

CECILE.

S'il ſuffiſoit de regarder autour de ſoi, d'écouter ſa raiſon & ſon cœur...

Le PERE de FAM.

Cécile, vous baiſſez les yeux. Vous tremblez. Vous craignez de parler... Mon enfant laiſſe-moi lire dans ton ame. Tu ne peux avoir de ſecret pour ton pere; & ſi j'avois perdu ta confiance, c'eſt en moi que j'en chercherois la raiſon... Tu pleures...

CECILE.

Votre bonté m'afflige. Si vous pouviez me traiter plus ſévérement.

Le PERE de FAM.

L'auriez vous mérité? Votre cœur vous feroit il un reproche?

CECILE.

Non, mon pere.

LE PERE de FAM.

Qu'avez-vous donc?

CECILE.

Rien.

LE PERE de FAM.

Vous me trompez, ma fille.

CECILE.

Je suis accablée de votre tendresse .. Je voudrois y répondre.

LE PERE de FAM.

Cécile, auriez-vous distingué quelqu'un? Aimeriez vous?

CECILE.

Que je serois à plaindre!

LE PERE de FAM.

Dites. Dis mon enfant. Si tu ne me supoſes pas une sévérité que je ne connus jamais, tu n'auras pas une réserve déplacée. Vous n'êtes plus un enfant. Comment blamerois-je en vous un sentiment que je fis naître dans le cœur de votre mere? O! vous qui tenez sa place dans ma maison, & qui me la représentez, imitez-la dans la franchise qu'elle eut avec celui qui lui avoit donné la vie, & qui voulut son bonheur & le mien.. Cécile, vous ne me répondez rien?

CECILE.

Le sort de mon frere me fait trembler.

LE PERE de FAM.

Votre frere est un fou.

CECILE.

Peut-être ne me trouveriez vous pas plus raisonnable que lui.

LE PERE de FAM.

Je ne crains pas ce chagrin de Cécile. Sa prudence m'est connue; & je n'attens que l'aveu de son choix pour le confirmer. (*Cécile se tait. Le Pere de Famille attend un moment; puis il continue d'un ton sérieux & meme un peu chagrin.*) Il m'eût été doux d'aprendre vos sentimens de vous-même; mais de quelque maniere que vous m'en instruisiez, je serai satisfait. Que ce soit par la bouche de votre oncle, de votre frere, ou de Germeuil, il n'importe... Germeuil est notre ami commun. C'est un homme sage & discret. .. Il a ma confiance... Il ne me paroît pas indigne de la vôtre.

CECILE.

C'est ainsi que j'en pense.

LE PERE de FAM.

Je lui dois beaucoup. Il est tems que je m'acquitte avec lui.

CECILE.

Vos enfans ne mettront jamais de bornes ni à votre autorité, ni à votre reconnoiſſance ∴ Jusqu'à préſent il vous a honoré comme un pere, & vous l'avez traité comme un de vos enfans.

Le PERE de FAM.

Ne ſçauriez vous point ce que je pourrois faire pour lui?

CECILE.

Je crois qu'il faut le conſulter lui-même. . Peut-être a-t'il des idées... Peut-être... Quel conſeil pourrois je vous donner?

Le PERE de FAM.

Le Commandeur m'a dit un mot.

CECILE.

J'ignore ce que c'eſt; mais vous connoiſſez mon oncle. Ah! mon pere, n'en croyez rie .

Le PERE de FAM.

Il faudra donc que je quitte la vie ſans avoir vu le bonheur d'aucun de mes enfans... Cécile . . Cruels enfans, que vous ai je fait pour me déſoler? . . J'ai perdu la confiance de ma fille. Mon fils s'eſt précipité dans des liens que je ne puis aprouver, & qu'il faut que je rompe...

SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

MOnſieur, il y a là deux femmes qui demandent à vous parler.

Le PERE de FAM.

Faites entrer. *Cécile ſe retire. Son pere la rapelle & lui dit triſtement.* Cécile!

CECILE.

Mon pere.

Le PERE de FAM.

Vous ne m'aimez donc plus?

Les femmes annoncées entrent, & Cécile ſort avec ſon mouchoir ſur les yeux.

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, SOPHIE, Mme. HEBERT.

Le PERE de FAM. *appercevant Sophie, dit d'un ton triste, & avec l'air étonné.*

IL ne m'a point trompé. Quels charmes! Quelle modestie! Quelle douceur!... Ah!...

Mme. HEBERT.

Monsieur, nous nous rendons à vos ordres.

Le PERE de FAM.

C'est vous, Mademoiselle, qui vous appellez Sophie?

SOPHIE *tremblante, troublée.*

Oui, Monsieur.

Le PERE de FAM. *à Madame Hébert.*

Madame, j'aurois un mot à dire à Mademoiselle. J'en ai entendu parler, & je m'y intéresse. *Mme. Hébert se retire.*

SOPHIE *toujours tremblante, la retenant par le bras.*

Ma bonne!

Le PERE de FAM.

Mon enfant, remettez-vous. Je ne vous dirai rien qui puisse vous faire de la peine.

SOPHIE.

Hélas!

Madame Hébert va s'asseoir sur le fond de la salle; elle tire son ouvrage & travaille.

Le PERE de FAM. *conduit Sophie à une chaise, & la fait asseoir à côté de lui.*

D'où êtes-vous, Mademoiselle?

SOPHIE.

Je suis d'une petite ville de province.

Le PERE de FAM.

Y a-t'il long-tems que vous êtes à Paris?

SOPHIE.

Pas long-tems, & plût au Ciel que je n'y fusse jamais venue!

Le Pere de Fam.

Qu'y faites-vous ?

Sophie.

J'y gagne ma vie par mon travail.

Le Pere de Fam.

Vous êtes bien jeune.

Sophie.

J'en aurai plus long tems à souffrir.

Le Pere de Fam.

Avez-vous Monsieur votre pere ?

Sophie.

Non, Monsieur.

Le Pere de Fam.

Et votre mere ?

Sophie.

Le Ciel me l'a conservée. Mais elle a eu tant de chagrins ; sa santé est si chancelante, & sa misére si grande !

Le Pere de Fam.

Votre mere est donc bien pauvre ?

Sophie.

Bien pauvre. Avec cela, il n'en est point au monde dont j'aimasse mieux être la fille.

Le Pere de Fam.

Je vous loue de ce sentiment ; vous paroissez bien née... Et qu'étoit votre pere ?

Sophie.

Mon pere fut un homme de bien. Il n'entendit jamais le malheureux sans en avoir pitié. Il n'abandonna pas ses amis dans la peine, & il devint pauvre. Il eut beaucoup d'enfans de ma mere ; nous demeurames tous sans ressource à sa mort... J'étois bien jeune alors... Je me souviens à peine de l'avoir vû .. Ma mere fut obligée de me prendre entre ses bras, & de m'élever à l'hauteur de son lit pour l'embrasser & recevoir sa bénédiction... Je pleurois. Hélas ! je ne sentois pas tout ce que je perdois !

Le Pere de Fam.

Elle me touche... Et qu'est ce qui vous a fait quitter la maison de vos parens & votre pays ?

Sophie.

Je suis venue ici avec un de mes freres implorer l'assistance

d'un parent qui a été bien dur envers nous. Il m'avoit vûe autrefois en province. Il paroissoit avoir pris de l'affection pour moi, & ma mere avoit espéré qu'il s'en ressouviendroit. Mais il a fermé sa porte à mon frere; & il m'a fait dire de n'en pas approcher.

Le PERE de FAM.

Qu'est devenu votre frere?

SOPHIE.

Il s'est mis au service du Roi. Et moi je suis restée avec la personne que vous voyez, & qui à la bonté de me regarder comme son enfant.

Le PERE de FAM.

Elle ne paroît fort aisée.

SOPHIE.

Elle partage avec moi ce qu'elle a.

Le PERE de FAM.

Et vous n'avez plus entendu parler de ce parent?

SOPHIE.

Pardonnez moi, Monsieur. J'en ai reçu quelque secours. Mais de quoi cela sert il à ma mere?

Le PERE de FAM.

Votre mere vous a donc oubliée?

SOPHIE.

Ma mere avoit fait un dernier effort pour nous envoyer à Paris. Hélas, elle attendoit de ce voyage un succès plus heureux. Sans cela, auroit elle pû se résoudre à m'éloigner d'elle? Depuis elle n'a plus sçû comment me faire revenir. Elle me mande cependant qu'on doit me reprendre, & me ramener dans peu. Il faut que quelqu'un s'en soit chargé par pitié. Ho, nous sommes bien à plaindre!

Le PERE de FAM.

Et vous ne connoîtriez ici personne qui pût vous secourir?

SOPHIE.

Personne.

Le PERE de FAM.

Et vous travaillez pour vivre?

SOPHIE.

Oui, Monsieur.

Le PERE de FAM.

Et vous vivez seules?

SOPHIE.

Seules.

LE PERE de FAM.

Mais qu'eſt ce qu'un jeune homme dont on m'a parlé, qui s'appelle Sergi, & qui demeure à côté de vous?

SOPHIE.

C'eſt un malheureux, qui gagne ſon pain comme nous, & qui a uni ſa miſere à la nôtre

LE PERE de FAM.

Eſt ce là tout ce que vous en ſçavez?

SOPHIE.

Oui, Monſieur.

LE PERE de FAM.

Eh bien, Mademoiſelle, ce malheureux là...

SOPHIE.

Vous le connoiſſez?

LE PERE de FAM.

Si je le connois!... C'eſt mon fils.

SOPHIE.

Votre fils!

Mme. HEBERT *en même tems.*

Sergi!

LE PERE de FAM.

Oui, Mademoiſelle.

SOPHIE.

Ah Sergi, vous m'avez trompée!

LE PERE de FAM.

Fille auſſi vertueuſe que belle, connoiſſez le danger que vous avez couru.

SOPHIE.

Sergi eſt votre fils!

LE PERE de FAM.

Il vous eſtime, vous aime; mais ſa paſſion prépareroit votre malheur & le ſien ſi vous la nourriſſiez.

SOPHIE.

Pourquoi ſuis-je venue dans cette Ville? Que ne m'en ſuis-je allée lorſque mon cœur me le diſoit!

LE PERE de FAM.

Il en eſt tems encore Il faut aller retrouver une mere qui

vous rapelle, & à qui votre séjour ici doit causer la plus grande inquiétude. Sophie, vous le voulez?

SOPHIE.

Ah, ma mere, que vous dirai-je?

Le PERE de FAM. *à Madame Hebert.*

Madame, vous reconduirez cet enfant, & j'aurai soin que vous ne regrettiez pas la peine que vous aurez prise.

Madame Hébert fait la révérence.

Le PERE de FAM. *continuant, à Sophie.*

Mais, Sophie, si je vous rends à votre mere, c'est à vous à me rendre mon fils. C'est à vous à lui apprendre ce que l'on doit à ses parens; vous le sçavez si bien.

SOPHIE.

Ah, Sergi! pourquoi?...

Le PERE de FAM.

Quelque honnêteté qu'il ait mis dans ses vûes, vous l'en ferez rougir. Vous lui annoncerez votre départ, & vous lui ordonnerez de finir ma douleur & le trouble de sa famille.

SOPHIE.

Ma bonne,..

Mme. HEBERT.

Mon enfant...

SOPHIE *en s'appuyant sur elle.*

Je me sens mourir...

Mme. HEBERT.

Monsieur, nous allons nous retirer, & attendre vos ordres.

SOPHIE.

Pauvre Sergi! Malheureuse Sophie!

Elle sort appuyée sur Madame Hébert.

SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE *seul.*

O Loix du monde! O préjugés cruels! . Il y a déja si peu de femmes pour un homme qui pense & qui sent. Pourquoi faut-il que le choix en soit encore si limité!... Mais mon fils ne tardera pas à venir... Secouons, s'il se peut, de mon ame l'impression que cet enfant y a faite... Lui représenterai-je, comme il me convient, ce qu'il me doit, ce qu'il se doit à lui-même, si mon cœur est d'acord avec le sien?...

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

SAINT ALBIN, *en entrant & avec vivacité.*

Mon pere.

Le Pere de Famille se promene & garde le silence.

SAINT-ALBIN *suivant son pere & d'un ton suppliant.*

Mon pere.

Le PERE de FAM. *s'arretant & d'un ton sérieux.*

Mon fils, si vons n'êtes pas rentré en vous-même, si la raison n'a pas recouvré ses droits sur vous, ne venez pas aggraver vos torts & mon chagrin.

SAINT ALBIN.

Vous m'en voyez pénétré. J'approche de vous en tremblant .. Oui, je le ferai... Je me le suis promis.

Le Pere de Famille continue de se promener.

SAINT ALBIN *s'approchant avec timidité, lui dit d'une voix basse & tremblante.*

Vous l'avez vûe?

Le PERE de FAM.

Oui, je l'ai vûe. Elle est belle, & je la crois sage. Mai qu'en prétendez-vous faire? Un amusement? Je ne le souf frirois pas. Votre femme? Elle ne vous convient pas.

SAINT-ALBIN *en se contenant.*

Elle est belle, elle est sage, & elle ne me convient pas! Quelle est donc la femme qui me convient?

Le PERE de FAM.

Celle qui par son éducation, sa naissance, son état & sa fortune, peut assûrer votre bonheur, & satisfaire à mes espérances.

SAINT-ALBIN.

Ainsi le mariage sera pour moi un lien d'intérêt & d'ambition? Mon pere, vous n'avez qu'un fils; ne le sacrifiez pas à des vûes qui remplissent le monde d'époux malheureux. Il me faut une compagne honnête & sensible, qui m'apprenne à supporter les peines de la vie, & non une femme riche & titrée qui les accroisse. Ah souhaitez-moi la mort,

mort, & que le Ciel me l'accorde plutôt qu'une femme comme j'en vois!

Le PERE de FAM.

Je ne vous en propose aucune; mais je ne permettrai jamais que vous soyez à celle à laquelle vous vous êtes follement attaché. Je pourrois user de mon autorité & vous dire: Saint-Albin, cela me déplaît, cela ne sera pas, n'y pensez plus. Mais je ne vous ai jamais rien demandé sans vous en montrer la raison. J'ai voulu que vous m'approuvassiez en m'obéissant, & je vais avoir la même condescendence. Modérez-vous, & écoutez-moi.

Mon fils, il y aura bientôt vingt ans que je vous arrosai des premieres larmes que vous m'avez fait répandre. Mon cœur s'épanouit en voyant en vous un ami que la nature me donnoit. Je vous reçus entre mes bras, du sein de votre mere; & vous élevant vers le Ciel, & mêlant ma voix à vos cris, je dis à Dieu: ô Dieu qui m'avez accordé cet enfant, si je manque aux soins que vous m'imposez en ce jour, ou s'il ne doit pas y répondre, ne regardez point à la joie de sa mere; reprenez-le. Voilà le vœu que je fis sur vous & sur moi. Il m'a toujours été présent Je ne vous ai point abandonné au soin du Mercenaire. Je vous ai appris moi même à parler, à penser, à sentir. A mesure que vous avanciez en âge, j'ai étudié vos penchans; j'ai formé sur eux le plan de votre éducation, & je l'ai suivi sans relache. Combien je me suis donné de peines pour vous en épargner? J'ai réglé votre sort à venir sur vos talens & sur vos goûts. Je n'ai rien négligé pour que vous parussiez avec distinction. Et lorsque je touche au moment de recueillir le fruit de ma sollicitude; lorsque je me félicite d'avoir un fils qui répond à sa naissance qui le destine aux meilleurs partis, & à ses qualités personnelles qui l'appellent aux grands emplois, une passion insensée, la fantaisie d'un instant aura tout détruit, & je verrai ses plus belles années perdues, son état manqué & mon attente trompée, & j'y consentirai? Vous l'êtes-vous promis?

SAINT ALBIN.

Que je suis malheureux!

Le PERE de FAM.

Vous avez un oncle qui vous aime & qui vous destine une fortune considérable; un pere qui vous a consacré sa vie, & qui cherche à vous marquer en tout sa tendresse; un nom, des parens, des amis, les prétentions les plus

flateuses & les mieux fondées, & vous êtes malheureux ? Que vous faut-il encore ?

SAINT-ALBIN.

Sophie, le cœur de Sophie & l'aveu de mon pere.

Le PERE de FAM.

Qu'osez-vous me proposer ? De partager votre folie & le blâme général qu'elle encourroit ? Quel exemple à donner aux peres & aux enfans ? Moi, j'autoriserois par une foiblesse honteuse le désordre de la société, la confusion du sang & des rangs, la dégradation des familles ?

SAINT ALBIN.

Que je suis malheureux ! Si je n'ai pas celle que j'aime, un jour il faudra que je sois à celle que je n'aimerai pas. Car je n'aimerai jamais que Sophie. Sans cesse j'en comparerai une autre avec elle. Cette autre sera malheureuse ; je le serai aussi ; vous le verrez, & vous en périrez de regret.

Le PERE de FAM.

J'aurai fait mon devoir, & malheur à vous si vous manquez au vôtre.

SAINT-ALBIN.

Mon pere, ne m'ôtez pas Sophie.

Le PERE de FAM.

Cessez de me la demander.

SAINT-ALBIN.

Cent fois vous m'avez dit qu'une femme honnête étoit la faveur la plus grande que le Ciel pût accorder. Je l'ai trouvée, & c'est vous qui voulez m'en priver ! Mon pere, ne me l'ôtez pas. A présent qu'elle sçait qui je suis, que ne doit elle pas attendre de moi ? Saint Albin sera-t-il moins généreux que Sergi ? Ne me l'ôtez pas. C'est elle qui a rapellé la vertu dans mon cœur. Elle seule peut l'y conserver.

Le PERE de FAM.

C'est-à-dire, que son exemple fera ce que le mien n'a pû faire.

SAINT-ALBIN.

Vous êtes mon pere, & vous commandez. Elle sera ma femme, & c'est un autre empire.

Le PERE de FAM.

Quelle différence d'un amant à un époux ! D'une femme à une maîtresse ! Homme sans expérience, tu ne sçais pas cela

SAINT-ALBIN.

J'espére l'ignorer toujours.

Le PERE de FAM.

Y a t il un amant qui voie sa maîtresse avec d'autres yeux, & qui parle autrement?

SAINT-ALBIN.

Vous avez vû Sophie!... Si je la quitte pour un rang, des dignités, des espérances, des préjugés je ne mériterai pas de la connoître Mon pere, mépriseriez-vous assez votre fils pour le croire?

Le PERE de FAM.

Elle ne s'est point avilie, en cédant à votre passion. Imitez là.

SAINT-ALBIN.

Je m'avilirois en devenant son époux?

Le PERE de FAM.

Interrogez le monde.

SAINT-ALBIN.

Dans les choses indifférentes, je prendrai le monde comme il est; mais quand il s'agira du bonheur ou du malheur de ma vie, du choix d'une compagne...

Le PERE de FAM.

Vous ne changerez pas ses idées. Conformez-vous y donc.

SAINT ALBIN.

Ils auront tout renversé, tout gâté, subordonné la nature à leurs miserables conventions, & j'y souscrirai?

Le PERE de FAM.

Ou vous en serez méprisé.

SAINT-ALBIN.

Je les fuirai.

Le PERE de FAM.

Leur mépris vous suivra, & cette femme que vous aurez entraînée, ne sera pas moins à plaindre que vous... Vous l'aimez?

SAINT-ALBIN.

Si je l'aime! Le PERE de FAM.

Ecoutez, & tremblez sur le sort que vous lui préparez. Un jour viendra que vous sentirez toute la valeur des sacrifices que vous lui aurez faits. Vous vous trouverez seul avec elle, sans état, sans fortune, sans considération; l'en-

nui & le chagrin vous faifiront. Vous la haïrez; vous l'accablerez de reproches. Sa patience & fa douceur acheveront de vous aigrir; vous la haïrez davantage; vous haïrez les enfans qu'elle vous aura donnés, & vous la ferez mourir de douleur.

SAINT ALBIN.

Moi!

Le PERE de FAM.

Vous.

SAINT-ALBIN.

Jamais, jamais.

Le PERE de FAM.

La paffion voit tout éternel, mais la nature humaine veut que tout finiffe.

SAINT ALBIN.

Je cefferois d'aimer Sophie! Si j'en étois capable, j'ignorerois, je crois, fi je vous aime.

Le PERE de FAM.

Voulez-vous le fçavoir & me le prouver? Faites ce que je vous demande.

SAINT ALBIN.

Je le voudrois envain. Je ne puis. Je fuis entraîné. Mon pere, je ne puis.

Le PERE de FAM.

Infenfé, vous voulez être pere? En connoiffez-vous les devoirs? Si vous les connoiffez, permettriez-vous à votre fils ce que vous attendez de moi?

SAINT-ALBIN.

Ah! Si j'ofois répondre.

Le PERE de FAM.

Répondez.

SAINT-ALBIN.

Vous me le permettez?

Le PERE de FAM.

Je vous l'ordonne.

SAINT-ALBIN.

Lorfque vous avez voulu ma mere, lorfque toute la famille fe fouleva contre vous, lorfque mon grand papa vous appella enfant ingrat, & que vous l'apellâtes au fond de votre ame pere cruel, qui de vous deux avoit raifon? Ma mere étoit vertueufe & belle comme Sophie; elle étoit fans

fortune comme Sophie; vous l'aimiez comme j'aime Sophie. Souffrites vous qu'on vous l'arrachât mon pere! & n'ai-je pas un cœur aussi?

Le PERE de FAM.

J'avois des ressources, & votre mere avoit de la naissance.

SAINT-ALBIN.

Qui sçait encore ce qu'est Sophie?

Le PERE de FAM.

Chimere.

SAINT-ALBIN.

Des ressources? l'amour, l'indigence m'en fourniront.

Le PERE de FAM.

Craignez les maux qui vous attendent.

SAINT-ALBIN.

Ne la point avoir, est le seul que je redoute.

Le PERE de FAM.

Craignez de perdre ma tendresse.

SAINT-ALBIN.

Je la recouvrerai.

Le PERE de FAM.

Qui vous l'a dit?

SAINT-ALBIN.

Vous verrez couler les pleurs de Sophie; j'embrasserai vos genoux; mes enfans vous tendront leurs bras innocens, & vous ne les repousserez pas.

Le PERE de FAM.

Il me connoît trop bien.

Après une petite pause, il prend l'air & le ton le plus sévere & dit.

Mon fils, je vois que je vous parle en vain; que la raison n'a plus d'accès aupres de vous, & que le moyen dont je craignis toujours d'user, est le seul qui me reste. J'en userai, puisque vous m'y forcez. Quittez vos projets. Je le veux, & je vous l'ordonne par toute l'autorité qu'un pere a sur ses enfans.

SAINT-ALBIN. *avec un emportement sourd.*

L'autorité, l'autorité; ils n'ont que ce mot.

Le PERE de FAM.

Respectez-le.

SAINT-ALBIN.

Voilà comme ils sont tous. C'est ainsi qu'ils nous aiment. S'ils étoient nos ennemis, que feroient-ils de plus?

Le Pere de Fam.

Que dites vous? Que murmurez-vous?

Saint Albin.

Ils se croyent sages parce qu'ils ont d'autres passions que les nôtres.

Le Pere de Fam.

Taisez-vous.

Saint-Albin.

Ils ne nous ont donné la vie que pour en disposer.

Le Pere de Fam.

Taisez-vous.

Saint Albin.

Ils la remplissent d'amertume: & comment seroient-ils touchés de nos peines? ils y sont faits.

Le Pere de Fam.

Vous oubliez qui je suis & a qui vous parlez. Taisez vous, ou craignez d'attirer sur vous la marque la plus terrible du courroux des peres.

Saint Albin

Des peres! Des peres! Il n'y en a point.... Il n'y a que des tyrans.

Le Pere de Fam.

O Ciel!

Saint Albin.

Oui, des tyrans.

Le Pere de Fam.

Eloignez-vous de moi, enfant ingrat & dénaturé. Je vous donne ma malédiction. Allez loin de moi.

Le fils s'en va. Mais à peine a t-il fait quelques pas, que son pere court après lui & lui dit.

Où vas tu, malheureux!

Saint-Albin.

Mon pere.

Le Pere de Fam. *se jette dans un fauteuil, & son fils se met à ses genoux.*

Moi, votre pere! Vous, mon fils! Je ne vous suis plus rien. Je ne vous ai jamais rien été. Vous empoisonnez ma vie. Vous souhaittez ma mort. Eh pourquoi a t elle été si long tems différée! Que ne suis je à côté de ta mere! Elle n'est plus, & mes jours malheureux ont été prolongés.

Saint-Albin.

Mon pere.

Le PERE de FAM.

Eloignez-vous. Cachez-moi vos larmes. Vous déchirez mon cœur & je ne puis vous en chasser.

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN, LE COMMANDEUR.

Le Commandeur entre. Saint Albin qui étoit aux genoux de son pere, se leve, & le Pere de Famille reste dans son fauteuil, la tête penchée sur ses mains, comme un homme désolé.

Le COMMANDEUR.

En le montrant à Saint-Albin qui se promene sans écouter.

Tiens. Regarde. Vois dans quel état tu le mets. Je lui avois prédit que tu le ferois mourir de douleur, & tu vérifies ma prédiction.

Pendant que le Commandeur parle, le Pere de Famille se leve & s'en va. Saint Albin se dispose à le suivre.

Le PERE de FAM. *en se retournant vers son fils.*

Où allez vous? Ecoutez votre oncle. Je vous l'ordonne.

SCENE VIII.

SAINT-ALBIN, Le COMMANDEUR.

SAINT-ALBIN.

Parlez donc, Monsieur, je vous écoute.... Si c'est un malheur que de l'aimer, il est arrivé, & je n'y sçais plus de remede... Si on me la refuse, qu'on m'apprenne à l'oublier... L'oublier! Qui? Elle? Moi? Je le pourrois? Je le voudrois? Que la malédiction de mon pere s'accomplisse sur moi, si jamais j'en ai la pensée!

Le COMMANDEUR.

Qu'est-ce qu'on te demande; De laisser là une créature que

tu n'aurois jamais dû regarder qu'en passant, qui est sans bien, sans parens, sans aveu; qui vient de je ne sçais où, qui appartient à je ne sçais qui, & qui vit je ne sçais comment. On a de ces filles-là. Il y a des fous qui se ruinent pour elles; mais épouser! épouser!

SAINT-ALBIN *avec violence.*

Monsieur le Commandeur

LE COMMANDEUR.

Elle te plaît? Eh bien, garde la. Je t'aime autant celle là qu'une autre. Mais laisse nous espérer la fin de cette intrigue, quand il en sera tems.

(SAINT ALBIN *veut sortir.*)

LE COMMANDEUR.

Où vas tu?

SAINT ALBIN.

Je m'en vais.

LE COMMANDEUR *en l'arrêtant.*

As tu oublié que je te parle au nom de ton pere?

SAINT ALBIN.

Eh bien, Monsieur, dites. Déchirez-moi; désespérez-moi. Je n'ai qu'un mot à répondre. Sophie sera ma femme.

LE COMMANDEUR.

Ta femme?

SAINT ALBIN.

Oui, ma femme.

LE COMMANDEUR.

Une fille de rien!

SAINT-ALBIN.

Qui m'a appris à mépriser tout ce qui vous enchaîne & vous avilit.

LE COMMANDEUR.

N'as-tu point de honte?

SAINT.ALBIN.

De la honte?

LE COMMANDEUR.

Toi fils de Monsieur d'Orbesson! neveu du Commandeur d'Auvilé?

SAINT.ALBIN.

Moi, fils de Monsieur d'Orbesson, & votre neveu.

LE COMMANDEUR.

Voilà donc les fruits de cette éducation merveilleuse dont

ton pere étoit si vain? Le voilà ce modéle de tous les jeunes gens de la Cour & de la Ville!... Mais tu te crois riche peut-être?

SAINT-ALBIN.

Non.

LE COMMANDEUR.

Sçais-tu ce qui te revient du bien de ta mere?

SAINT ALBIN.

Je n'y ai jamais pensé, & je ne veux pas le sçavoir.

LE COMMANDEUR.

Ecoute. C'étoit la plus jeune de six enfans que nous étions, & cela dans une province où l'on ne donne rien aux filles. Ton pere, qui ne fut pas plus sensé que toi, s'en entêta & la prit. Mille écus de rente à partager avec ta sœur; c'est quinze cens frans pour chacun; voilà toute votre fortune.

SAINT ALBIN.

J'ai quinze cens livres de rente?

LE COMMANDEUR.

Tant qu'elles peuvent s'étendre.

SAINT ALBIN.

Ah, Sophie, vous n'habiterez plus sous un toit! Vous ne sentirez plus les atteintes de la misere. J'ai quinze cens livres de rente!

LE COMMANDEUR.

Mais tu peux en attendre vint-cinq mille de ton pere, & presque le double de moi. Saint-Albin, on fait des folies, mais on n'en fait pas de plus cheres.

SAINT ALBIN.

Et que m'importe la richesse, si je n'ai pas celle avec qui je la voudrois partager?

LE COMMANDEUR.

Insensé!

SAINT ALBIN.

Je sçais. C'est ainsi qu'on appelle ceux qui préférent à tout une femme jeune, vertueuse & belle, & je fais gloire d'être à la tête de ces fous-là.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

SAINT-ALBIN.

Je mangeois du pain, je bouvois de l'eau à côté d'elle, & j'étois heureux.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur

SAINT-ALBIN.

J'ai quinze cens livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Que feras tu?

SAINT-ALBIN.

Elle sera nourrie, logée, vêtue, & nous vivrons.

LE COMMANDEUR.

Comme des gueux.

SAINT-ALBIN.

Soit.

LE COMMANDEUR.

Cela aura pere, mere, freres, sœurs; & tu épousera tout cela.

SAINT-ALBIN.

J'y suis résolu.

LE COMMANDEUR.

Je t'attens aux enfans.

SAINT ALBIN.

Alors je m'adresserai, à toutes les ames sensibles. On me verra. On verra la compagne de mon infortune. Je dirai mon nom, & je trouverai du secours.

LE COMMANDEUR.

Tu connois bien les hommes.

SAINT-ALBIN.

Vous le croyez méchans.

LE COMMANDEUR.

Ai je tort?

SAINT. ALBIN.

Tort ou raison, il me restera deux appuis avec lesquels je peux défier l'univers, l'amour qui fait entreprendre, & la fierté qui sçait supporter... On n'entend tant de plaintes dans le monde que parce que le pauvre est sans courage... & que le riche est sans humanité...

LE COMMANDEUR.

J'entens... Eh bien, aye-la, ta Sophie. Foule au pieds la volonté de ton pere, les loix de la décence, les bienséances de ton état. Ruine toi! Roule toi dans la fange Je ne m'y oppose plus. Tu serviras d'exemple à tous les en-

fans qui ferment l'oreille à la voix de la raifon, qui fe précipitent dans les engagemens honteux, qui affligent leurs parens, & qui deshonorent leur nom. Tu l'auras, ta Sophie, puifque tu l'as voulu; mais tu n'auras pas de pain à lui donner, ni à fes enfans qui viendront en demander à ma porte.

SAINT ALBIN.

C'eft ce que vous craignez.

LE COMMANDEUR.

Ne fuis je pas bien à plaindre?... Je me fuis privé de tout pendant quarante ans. J'aurois pû me marier, & je me fuis refufé cette confolation. J'ai perdu de vûe les miens pour m'attacher à ceux ci. M'en voilà bien récompenfé!.. Que dira-t-on dans le monde?... Voilà qui fera fait: je n'oferai plus me montrer. Ou fi je parois quelque part, & que l'on demande qui eft cette vielle Croix qui a l'air fi chagrin? on répondra tout bas, c'eft le Commandeur d'Auvilé... L'oncle de ce jeune fou qui a époufé... Oui... Enfuite on fe parlera à l'oreille. On me regardera. La honte & le dépit me faifiront. Je me leverai. Je prendrai ma canne, & je m'en irai... Non, je voudrois pour tout ce que je poffède, lorfque tu gravifois le long des murs du Fort St. Philippe, que quelqu'Anglais, d'un bon coup de bayonette, t'eût envoyé dans le foffé, & que tu y fuffes demeuré enfeveli avec les autres. Du moins on auroit dit: c'eft dommage; c'étoit un fujet, & j'aurois pû follicitter une grace du Roi pour l'établiffement de ta fœur... Non, il eft inoui qu'il y ait jamais un pareil mariage dans une famille.

SAINT-ALBIN.

Ce fera le premier.

LE COMMANDEUR.

Et je le fouffrirai?

SAINT-ALBIN.

S'il vous plaît.

LE COMMANDEUR.

Tu le crois?

SAINT ALBIN.

Affûrément.

LE COMMANDEUR.

Allons, nous verrons.

SAINT ALBIN.

Tout eft vû.

SCENE IX.

SAINT-ALBIN, SOPHIE, Mme. HEBERT.

Tandis que Saint-Albin continue comme s'il étoit seul, Sophie & sa bonne s'avancent, & parlent dans les intervalles du monologue de St. Albin.

SAINT ALBIN *après une pause, en se promenant & revant.*

OUi, tout est vû... Ils ont conjuré contre moi... Je le sens...

SOPHIE *d'un ton doux & plaintif.*

On le veut... Allons, ma bonne.

SAINT ALBIN.

C'est pour la premiere fois que mon pere est d'accord avec cet oncle cruel.

SOPHIE *en soupirant.*

Ah, quel moment!

Mme. HEBERT.

Il est vrai, mon enfant.

SOPHIE.

Mon cœur se trouble.

SAINT-ALBIN.

Ne perdons point de tems. Il faut l'aller trouver.

SOPHIE.

Le voilà, ma bonne. C'est lui.

SAINT ALBIN.

Oui Sophie, oui c'est moi. Je suis Sergi.

SOPHIE *en sanglotant.*

Non, vous ne l'êtes pas... (*Elle se retourne vers Madame Hébert.*) Que je suis malheureuse! Je voudrois être morte. Ah, ma bonne! A quoi me suis je engagée! Que vais je lui apprendre! Que va t il devenir! Ayez pitié de moi... Dites-lui.

SAINT-ALBIN.

Sophie, ne craignez rien. Sergi vous aimoit; Saint-Albin vous adore, & vous voyez l'homme le plus vrai & l'amant le plus passionné.

SOPHIE *soupire profondément.*

Hélas!

SAINT-ALBIN.

Croyez que Sergi ne peut vivre, ne veut vivre que pour vous.

SOPHIE.

Je le crois; mais à quoi cela sert il?

SAINT-ALBIN.

Dites un mot?

SOPHIE.

Quel mot?

SAINT-ALBIN.

Que vous m'aimez. Sophie, m'aimez-vous?

SOPHIE. *en soupirant profondément.*

Ah, si je ne vous aimois pas!

SAINT-ALBIN.

Donnez moi donc votre main. Recevez la mienne, & le serment que je fais ici à la face du Ciel & de cette honnête femme qui nous a servi de mere, de n'être jamais qu'à vous.

SOPHIE.

Hélas! vous sçavez qu'une fille bien née ne reçoit & ne fait de sermens qu'aux pieds des autels... Et ce n'est pas moi que vous y conduirez... Ah, Sergi! C'est à présent que je sens la distance qui nous sépare.

SAINT ALBIN *avec violence.*

Sophie, & vous aussi?

SOPHIE.

Abandonnez-moi à ma destinée, & rendez le repos à un pere qui vous aime.

SAINT ALBIN.

Ce n'est pas vous qui parlez. C'est lui. Je le reconnois cet homme dur & cruel.

SOPHIE.

Il ne l'est point, il vous aime.

SAINT ALBIN.

Il m'a maudit. Il m'a chassé. Il ne lui restoit plus qu'à se servir de vous pour m'arracher la vie.

SOPHIE.

Vivez, Sergi.

SAINT-ALBIN.

Jurez donc que vous serez à moi malgré lui.

SOPHIE.

Moi, Sergi? Ravir un fils à son pere!... J'entrerois dans une famille qui me rejette?

SAINT-ALBIN.

Et qui vous importe mon pere, mon oncle, ma fœur & toute ma famille, si vous m'aimez?

SOPHIE.

Vous avez une fœur?

SAINT-ALBIN.

Oui, Sophie.

SOPHIE.

Qu'elle est heureuse!

SAINT-ALBIN.

Vous me désespérez.

SOPHIE.

J'obéis à vos parens. Puisse le Ciel vous accorder un jour une épouse qui soit digne de vous, & qui vous aime autant que Sophie!

SAINT-ALBIN.

Et vous le souhaitez?

SOPHIE.

Je le dois..

SAINT-ALBIN.

Malheur à qui vous a connue, & qui peut être heureux sans vous!

SOPHIE.

Vous le serez. Vous jouirez de toutes les bénédictions promises aux enfans qui respecteront la volonté de leurs parens. J'emporterai celles de mon pere. Je retournerai seule à ma misere, & vous vous ressouviendrez de moi.

SAINT-ALBIN.

Je mourrai de douleur, & vous l'aurez voulu...

en la regardant tristement.

Sophie...

SOPHIE.

Je ressens toute la peine que je vous cause.

SAINT-ALBIN.

Sophie!...

SOPHIE *à Madame Hébert en sanglotant.*

O ma bonne, que ses larmes me font de mal! ... Sergi, n'opprimez pas mon ame foible... J'en ai assez de ma douleur...

Elle se couvre les yeux de ses mains.

Adieu, Sergi.

SAINT-ALBIN.

Vous m'abandonnez?

SOPHIE.

Je n'oublierai point ce que vous avez fait pour moi. Vous m'avez vraiment aimée. Ce n'est pas en descendant de votre état, c'est en respectant mon malheur & mon indigence que vous l'avez montré. Je me rappellerai souvent ce lieu où je vous ai connu... Ah, Sergi!

SAINT-ALBIN.

Vous voulez que je meure.

SOPHIE.

C'est moi, c'est moi qui suis à plaindre.

SAINT-ALBIN.

Sophie, où allez vous?

SOPHIE.

Je vais subir ma destinée, partager les peines de mes sœurs, & porter les miennes dans le sein de ma mere. Je suis la plus jeune de ses enfans. Elle m'aime. Je lui dirai tout, & elle me consolera.

SAINT ALBIN.

Vous m'aimez, & vous m'abandonnez?

SOPHIE.

Pourquoi vous ai je connu! Ah!... *elle s'éloigne.*

SAINT-ALBIN.

Non, non... Je ne le puis... Madame Hébert, retenez là... Ayez pitié de nous.

Mme. HEBERT.

Pauvre Sergi!

SAINT-ALBIN *à Sophie.*

Vous ne vous éloignerez pas. J'irai. Je vous suivrai. Sophie, arrêtez. Ce n'est ni par vous ni par moi que je vous conjure. Vous avez résolu mon malheur & le votre... C'est au nom de ces parens cruels... Si je vous perds, je ne pourrai ni les voir, ni les entendre, ni les souffrir... Voulez vous que je les haïsse?

SOPHIE.

Aimez vos parens. Obéissez leur. Oubliez moi.

SAINT-ALBIN *qui s'est jetté à ses pieds, s'écrie en la retenant par ses habits.*

Sophie, écoutez... Vous ne connoissez pas St. Albin.

SOPHIE *à Mde. Hébert qui pleure.*

Ma bonne, venez, venez. Arrachez moi d'ici.

SAINT ALBIN *en se relevant.*

Il peut tout oser. Vous le conduisez à sa porte... Oui, vous l'y conduisez.

Il marche. Il se plaint. Il se désespère. Il nomme Sophie par intervalles. Ensuite il s'appuye sur le dos d'un fauteuil, les yeux couverts de ses mains.

SCENE X.

SAINT ALBIN, CECILE, GERMEUIL.

Pendant qu'il est dans cette situation, Cécile & Germeuil entrent.

GERMEUIL *s'arrêtant sur le fond, & regardant tristement Saint-Albin, dit à Cécile.*

Le voilà, le malheureux! il est accablé, & il ignore que dans ce moment... Que je le plains!... Mademoiselle, parlez lui.

CECILE.

Saint Albin.

SAINT-ALBIN *qui ne les voit point, mais qui les entend approcher, leur crie sans les regarder.*

Qui que vous soyez, allez retrouver les Barbares qui vous envoyent. Retirez-vous.

CECILE.

Mon frere, c'est moi; c'est Cécile qui connoit votre peine, & qui vient à vous.

SAINT ALBIN *toujours dans la même position.*

Retirez vous.

CECILE.

Je m'en irai, si je vous afflige.

SAINT-ALBIN.

Vous m'affligez. *Cécile s'en va; mais son frere la rapelle d'une voix foible & douloureuse.* Cecile!

CECILE *se raprochant de son frere.*

Mon frere.

SAINT-ALBIN *la prenant par la main, sans changer de situation & sans la regarder.*

Elle m'aimoit. Ils me l'ont ôtée. Elle me fuit.

GERMEUIL

GERMEUIL *à lui-même.*

Plût au Ciel!

SAINT-ALBIN.

J'ai tout perdu... Ah!

CECILE.

Il vous reste une sœur, un ami.

SAINT-ALBIN *se relevant avec vivacité.*

Où est Germeuil?

CECILE.

Le voilà.

SAINT-ALBIN. *Il se promene un moment en silence, puis il dit.*

Ma sœur, laissez-nous.

SCENE XI.

SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN.

En se promenant, & à plusieurs reprises.

OUI... C'est le seul parti qui me reste... & j'y suis résolu... Germeuil, personne ne nous entend?

GERMEUIL.

Qu'avez-vous à me dire?

SAINT-ALBIN.

J'aime Sophie, j'en suis aimé. Vous aimez Cécile, & Cécile vous aime.

GERMEUIL.

Moi! Votre sœur!

SAINT-ALBIN.

Vous, ma sœur. Mais la même persécution qu'on me fait, vous attend; & si vous avez du courage, nous irons Sophie, Cécile, vous & moi chercher le bonheur loin de ceux qui nous entourent & nous tyrannisent.

GERMEUIL.

Qu'ai-je entendu?... Il ne me manquoit plus que cette confidence... Qu'osez-vous entreprendre, & que me conseillez.

vous! C'eſt ainſi que je reconnoîtrois les bienfaits dont votre pere m'a comblé depuis que je reſpire! Pour prix de ſa tendreſſe, je remplirois ſon ame de douleur, & je l'enverrois au tombeau en maudiſſant le jour qu'il me reçut chez lui!

SAINT-ALBIN.

Vous avez des ſcrupules, n'en parlons plus.

GERMEUIL.

L'action que vous me propoſez, & celle que vous avez réſolu, ſont deux crimes. . *avec vivacité.*
Saint-Albin, abandonnez votre projet . Vous avez encouru la diſgrace de votre pere, & vous allez la mériter, attirer ſur vous le blâme public; vous expoſer à la pourſuite des loix; déſeſpérer celle que vous aimez Quelles peines vous vous préparez!... Quel trouble vous me cauſez!...

SAINT-ALBIN.

Si je ne peux compter ſur votre ſecours, épargnez-moi vos conſeils.

GERMEUIL.

Vous vous perdez.

SAINT-ALBIN.

Le ſort en eſt jetté.

GERMEUIL.

Vous me perdez moi même: vous me perdez... Que dirai-je à votre pere, lorſqu'il m'aportera ſa douleur! . à votre oncle . . Oncle cruel! Neveu plus cruel encore! . . Avez-vous du me confier vos deſſeins!... Vous ne ſçavez pas... Que ſuis-je venu chercher ici!.. Pourquoi vous ai-je vû!..

SAINT-ALBIN.

Adieu, Germeuil. Embraſſez-moi. Je compte ſur votre diſcrétion.

GERMEUIL.

Où courez-vous!

SAINT-ALBIN.

M'aſſûrer le ſeul bien dont je faſſe cas, & m'éloigner d'ici pour jamais.

SCENE XII.

GERMEUIL *ſeul.*

LE ſort m'en veut-il aſſez! Le voilà réſolu d'enlever ſa

maîtresse ; & il ignore qu'au même instant son oncle travaille à la faire enfermer.. Je deviens coup-sur-coup leur confident & leur complice... Quelle situation est la mienne ! Je ne puis ni parler, ni me taire, ni agir, ni cesser... Si l'on me soupçonne seulement d'avoir servi l'oncle, je suis un traître aux yeux du neveu, & je me deshonore dans l'esprit de son pere . Encore si je pouvois m'ouvrir à celui ci .. Mais ils ont exigé le secret .. Y manquer, je ne le puis ni ne le dois . Voilà ce que le Commandeur a vû lorsqu'il s'est adressé à moi, à moi qu'il déteste, pour l'exécution de l'ordre injuste qu'il sollicite... En me présentant sa fortune & sa niece, deux appas auxquels il n'imagine pas qu'on résiste, son but est de m'embarquer dans un complot qui me perde... Déjà il croit la chose faite, & il s'en félicite.. Si son neveu le prévient, autres dangers. Il se croira joué, il sera furieux. Il éclatera. Mais Cécile sçait tout ; elle connoît mon innocence.. Eh que servira son témoignage contre le cri de la famille entiere qui se soulevera ? . On n'entendra qu'elle, & je n'en passerai pas moins pour fauteur d'un rapt... Dans quels embarras ils m'ont précipité, le neveu par indiscrétion... l'Oncle par méchanceté. Et toi, pauvre innocente dont les intérêts ne touchent personne, qui te sauvera de deux hommes violens qui ont également résolu ta ruine ? .. L'un m'attend pour la consommer, l'autre y court ; & je n'ai qu'un instant... Mais ne perdons pas... Emparons-nous d'abord de la lettre de cachet... Ensuite... nous verrons.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERMEUIL, CECILE.

GERMEUIL *d'un ton suppliant.*

Mademoiselle.

CECILE.

Laissez moi.

GERMEUIL.

Mademoiselle.

CECILE.

Qu'osez-vous me demander? Je recevrois la maîtresse de mon frere chez moi! chez moi! dans mon appartement? dans la maison de mon pere? Laissez-moi, vous dis je, je ne veux pas vous entendre.

GERMEUIL.

C'est le seul asile qui me reste, & le seul qu'elle puisse accepter.

CECILE.

Non, non, non.

GERMEUIL.

Je ne vous demande qu'un instant; que je puisse regarder autour de moi, me reconnoitre

CECILE.

Non, non... Une inconnue!

GERMEUIL.

Une infortunée, à qui vous ne pourriez refuser de la commisération si vous la voyiez.

CECILE.

Que diroit mon pere?

GERMEUIL.

Le respectai je moins que vous? Craindrois-je moins de l'offenser?

CECILE.

Et le Commandeur?

GERMEUIL.

C'est un homme sans principes.

CECILE.

Il en a comme tous ses pareils, quand il s'agit d'accuser & de noircir.

GERMEUIL.

Il dira que je l'ai joué, ou votre frere se croira trahi. Je ne me justifierai jamais... Mais qu'est que cela vous importe?

CECILE.

Vous êtes la cause de toutes mes peines.

GERMEUIL.

Dans cette conjoncture difficile, c'est votre frere, c'est votre oncle que je vous prie de considérer; épargnez-leur à chacun une action odieuse.

CECILE.

La maîtresse de mon frere ! Une inconnue ! .. Non, Monsieur: mon cœur me dit que cela est mal, & il ne m'a jamais trompée. Ne m'en parlés plus. Je tremble qu'on ne nous écoute.

GERMEUIL.

Ne craignez rien. Votre pere est tout à sa douleur. Le Commandeur & votre frere à leurs projets. Les gens écartés. J'ai pressenti votre répugnance...

CECILE.

Qu'avez-vous fait?

GERMEUIL.

Le moment m'a paru favorable, & je l'ai introduite ici. Elle y est. La voilà. Renvoyez la, Mademoiselle.

CECILE.

Germeuil, qu'avez-vous fait?

SCENE II.

GERMEUIL, CECILE, SOPHIE, Mademoiselle CLAIRET.

Sophie entre sur la scéne comme une troublée. Elle ne voit point. Elle n'entend point. Elle ne sçait où elle est. Cecile de son côté est dans une agitation extrême.

SOPHIE,

JE ne sçais où je suis .. Je ne sçais où je vais... Il me semble que je marche dans les ténébres . Ne rencontrerai je personne qui me conduise? .. O Ciel, ne m'abandonnez pas!

GERMEUIL *l'appelle.*

Mademoiselle, Mademoiselle.

SOPHIE.

Qui est-ce qui m'appelle?

GERMEUIL.

Rassûrez-vous. Je suis l'ami de Saint-Albin, & Mademoiselle est sa sœur.

SOPHIE *après un moment de silence.*

Mademoiselle, que vous dirai je? Voyez ma peine. Elle

eſt au deſſus de mes forces... Je ſuis à vos pieds, & il faut que j'y meure ou que je vous doive tout... Je ſuis une infortunée qui cherche un aſile.. C'eſt devant votre oncle & votre frere que je ſuis... Votre oncle que je ne connois pas, & que je n'ai jamais offenſé: votre frere... Ah, ce n' eſt pas de lui que j'attendois mon chagrin..· Que vais-je devenir, ſi vous m'abandonnez?... Ils accompliront ſur moi leurs deſſeins.. Secourez-moi. Sauvez moi.. Sauvez moi d' eux. Sauvez-moi de moi même. Ils ne ſçavent pas ce que peut oſer celle qui craint le deshonneur, & qu'on réduit à la néceſſité de haïr la vie... Je n'ai pas cherché mon malheur, & je n'ai rien à me reprocher. . Je travaillois; j' avois du pain, & je vivois tranquille... Les jours de la douleur ſont venus. Ce ſont les vôtres qui les ont amenés ſur moi, & je pleurerai toute ma vie, parce qu'ils m'ont connue.

CECILE.

Qu'elle me peine!.. Oh que ceux qui peuvent la tourmenter, ſont méchans!

Ici la pitié ſuccede à l'agitation dans le cœur de Cécile. Elle ſe panche ſur le dos d'un fauteuil, du côté de Sophie. & celle-ci continue.

SOPHIE.

J'ai une mere qui m'aime... Comment reparoitrois je devant elle?... Mademoiſelle, conſervez une fille à ſa mere, je vous en conjure par la vôtre, ſi vous l'avez encore... Quand je la quittai, elle dit: Anges du Ciel, prenez cet enfant ſous votre garde, & conduiſez la. Si vous fermez votre cœur à la pitié, le Ciel n'aura point entendu ſa priere, & elle en mourra de douleur.. Tendez la main à celle qu'on opprime, afin qu'elle vous béniſſe toute ſa vie... Je ne peux rien, mais il eſt un Etre qui peut tout, & devant lequel les œuvres de la commiſération ne ſont pas perdues... Mademoiſelle.

Cécile s'approche d'elle, & lui tend les mains.

Levez vous...

GERMEUIL *à Cécile.*

Vos yeux ſe rempliſſent de larmes. Son malheur vous a touchée.

CECILE *à Germeuil.*

Qu'avez-vous fait!

SOPHIE.

Dieu ſoit loué, tous les cœurs ne ſont pas endurcis.

CECILE.

Je connois le mien. Je ne voulois ni vous voir, ni vous entendre... Enfant aimable & malheureux, comment vous nommez vous ?

SOPHIE.

Sophie.

CECILE *en l'embraſſant.*

Sophie, venez.

GERMEUIL *ſe jette aux genoux de Cecile, & lui prend une main qu'il baiſe ſans parler.*

CECILE.

Que me demandez-vous encore ? Ne fais je pas tout ce que vous voulez ?

Cécile s'avance vers le fond du ſallon avec Sophie, qu'elle remet à ſa femme de chambre.

GERMEUIL *en ſe relevant.*

Imprudent... Qu'allois je lui dire ?...

Mlle. CLAIRET.

J'entens, Mademoiſelle. Repoſez-vous ſur moi.

SCENE III.

GERMEUIL, CECILE.

CECILE *après un moment de ſilence, avec chagrin.*

ME voilà, graces à vous, à la marci de mes gens.

GERMEUIL.

Je ne vous ai demandé qu'un inſtant pour lui trouver un aſile. Quel mérite y auroit il à faire le bien, s'il n'y avoit aucun inconvenient ?

CECILE.

Que les hommes ſont dangereux ! Pour ſon bonheur, on ne peut les tenir trop loin... Homme, éloignez-vous de moi... Vous vous en allez, je crois ?

GERMEUIL.

Je vous obéis.

CECILE.

Fort-bien. Après m'avoir miſe dans la poſition la plus cruelle, il ne vous reſte plus qu'à m'y laiſſer. Allez, Monſieur, allez.

GERMEUIL.

Que je suis malheureux !

CECILE.

Vous vous plaignez, je crois ?

GERMEUIL.

Je ne fais rien qui ne vous déplaise.

CECILE.

Vous m'impatientez... Songez que je suis dans un trouble qui ne me laissera rien prévoir, rien prévenir. Comment oserai je lever les yeux devant mon pere ? S'il s'aperçoit de mon embarras, & qu'il m'interroge, je ne mentirai pas. Sçavez vous qu'il ne faut qu'un mot inconsidéré pour éclairer un homme tel que le Commandeur ?... Et mon frere ?... Je redoute d'avance le spectacle de sa douleur. Que va-t-il devenir lorsqu'il ne retrouvera plus Sophie ?... Monsieur, ne me quittez pas un moment, si vous ne voulez pas que tout se découvre... Mais on vient. Allez... Restez... Non retirez vous... Ciel, dans quel état je suis !

SCENE IV.

CECILE, Le COMMANDEUR.

Le COMMANDEUR *à sa maniere.*

Cecile, te voila seule.

CECILE.

Oui, mon cher oncle. C'est assez mon goût.

Le COMMANDEUR.

Je te croyois avec l'ami ?

CECILE.

Qui, l'ami ?

Le COMMANDEUR.

Eh, Germeuil.

CECILE.

Il vient de sortir.

Le COMMANDEUR.

Que te disoit-il ? Que lui disois tu ?

CECILE.

Des choses déplaisantes, comme c'est sa coûtume.

Le COMMANDEUR.

Je ne vous conçois pas. Vous ne pouvez vous accorder un moment. Cela me fache. Il a de l'esprit, des talens, des mœurs dont je fais grand cas. Point de fortune à la vérité; mais de la naissance. Je l'estime, & je lui ai conseillé de penser à toi.

CECILE.

Qu'appellez vous penser à moi?

Le COMMANDEUR.

Cela s'entend. Tu n'as pas résolu de rester fille, apparemment?

CECILE.

Pardonnez moi, Monsieur. C'est mon projet.

Le COMMANDEUR.

Cécile, veux tu que je te parle à cœur ouvert? Je suis entierement détaché de ton frere. C'est une ame dure, un esprit intraitable; & il vient encore tout-à-l'heure d'en user avec moi d'une maniere indigne, & que je ne lui pardonnerai de ma vie... Il peut à présent courir tant qu'il voudra après la créature dont il s'est entêté, je ne m'en soucie plus... On se lasse à la fin d'être bon... Toute ma tendresse s'est retirée sur toi, ma chere niéce .. Si tu voulois un peu ton bonheur, celui de ton pere & le mien...

CECILE.

Vous devez le supposer.

Le COMMANDEUR.

Mais tu ne demandes pas ce qu'il faudroit faire?

CECILE.

Vous ne me le laisserez pas ignorer.

Le COMMANDEUR.

Tu as raison. Eh bien, il faudroit te rapprocher de Germeuil. C'est un mariage auquel tu penses bien que ton pere ne consentira pas sans la derniere répugnance. Mais je parlerai. Je leverai les obstacles. Si tu veux, j'en fais mon affaire.

CECILE.

Vous me conseilleriez de penser à quelqu'un qui ne feroit pas du choix de mon pere?

Le COMMANDEUR.

Il n'est pas riche. Tout tient à cela. Mais, je te l'ai dit, ton frere ne m'est plus rien, & je vous assûrerai tout mon bien. Cécile, cela vaut la peine d'y réfléchir.

CECILE.

Moi, que je dépouille mon frere !

LE COMMANDEUR.

Qu'appelles-tu dépouiller? Je ne vous dois rien. Ma fortune est à moi, & me coûte assez pour en disposer a mon gré.

CECILE.

Mon oncle je n'examinerai point jusqu'où les parens sont les maîtres de leur fortune, & s'ils peuvent sans injustice la transporter où il leur plaît. Je sçais que je ne pourrois accepter la vôtre sans honte; & c'en est assez pour moi.

LE COMMANDEUR.

Et tu crois que Saint-Albin en feroit autant pour sa sœur?

CECILE.

Je connois mon frere; s'il étoit ici, nous n'aurions tous les deux qu'une voix.

LE COMMANDEUR.

Et que me diriez vous?

CECILE.

Monsieur le Commandeur, ne me pressez pas; je suis vraie.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux. Parle. J'aime la vérité. Tu dis:

CECILE.

Que c'est une inhumanité sans exemple, que d'avoir en province des parens plongés dans l'indigence, que mon pere secoure à votre insçu, & que vous frustrez d'une fortune qui leur appartient, & dont ils ont un besoin si grand; que nous ne voulons, ni mon frere ni moi, d'un bien qu'il faudroit restituer à ceux à qui les loix de la nature & de la société l'ont destiné...

LE COMMANDEUR.

Eh bien, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. Je vous abandonnerai tous. Je sortirai d'une maison où tout va au-rebours du sens commun, où rien n'égale l'insolence des enfans, si ce n'est l'imbécillité du maître. Je jouirai de la vie, & je ne me tourmenterai pas davantage pour des ingrats.

CECILE.

Mon cher oncle, vous ferez bien.

LE COMMANDEUR.

Mademoiselle, votre approbation est de trop, & je vous

conseille de vous écouter. Je sçais ce qui se passe dans votre ame; je ne suis pas la dupe de votre désintéressement, & vos petits secrets ne sont pas aussi cachés que vous vous l'imaginez. Mais il suffit... & je m'entens.

SCENE V.

CECILE, LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN. *Le Pere de Famille entre le premier. Son Fils le suit.*

SAINT ALBIN, *violent, désolé, éperdu, ici & dans toute la Scéne.*

Elles n'y sont plus... On ne sçait ce qu'elles sont devenues... Elles ont disparu.

LE COMMANDEUR *à part.*

Bon. Mon ordre est exécuté.

SAINT-ALBIN.

Mon pere, ecoutez la priere d'un fils désespéré. Rendez-lui Sophie. Il est impossible qu'il vive sans elle. Vous faites le bonheur de tout ce qui vous environne. Votre fils sera t'il le seul que vous ayez rendu malheureux?... Elle n'y est plus... Elles ont disparu... Que ferai-je?... Quelle sera ma vie?...

LE COMMANDEUR *à part.*

Il a fait diligence.

SAINT-ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAM.

Je n'ai aucune part à leur absence. Je vous l'ai déja dit. Croyez moi.

Cela dit, le Pere de Famille se promene lentement, la tête baissée & l'air chagrin; & Saint Albin s'écrie en se tournant vers le fond.

SAINT-ALBIN.

Sophie, où êtes vous?.. Qu'êtes-vous devenue?.. Ah!...

CECILE.

Voilà ce que j'avois prévu.

Le COMMANDEUR *à part.*

Confommons notre ouvrage. Allons. (*à fon neveu, d'un ton compatiffant.*) Saint Albin.

SAINT-ALBIN.

Monfieur, laiffez-moi. Je ne me répens que trop de vous avoir écouté... Je la fuivois... Je l'aurois fléchie... Et je l'ai perdue!

Le COMMANDEUR.

Saint-Albin.

SAINT-ALBIN.

Laiffez moi.

Le COMMANDEUR.

J'ai caufé ta peine, & j'en fuis affligé.

SAINT ALBIN.

Que je fuis malheureux!

Le COMMANDEUR.

Germeuil me l'avoit bien dit. Mais auffi qui pouvoit imaginer que pour une fille, comme il y en a tant, tu tomberois dans l'état où je te vois?

SAINT ALBIN *avec terreur.*

Que dites-vous de Germeuil?

Le COMMANDEUR.

Je dis... Rien...

SAINT-ALBIN.

Tout me manqueroit il en un jour? Et le malheur qui me pourfuit m'auroit il encore ôté mon ami?... Monfieur le Commandeur, achevez.

Le COMMANDEUR

Germeuil & moi... Je n'ofe te l'avouer... Tu ne nous le pardonneras jamais...

Le PERE de FAM.

Qu'avez vous fait? Seroit-il poffible?... Mon frere, expliquez vous.

Le COMMANDEUR.

Cecile... Germeuil te l'aura confié?... Dis pour moi.

SAINT ALBIN *au Commandeur.*

Vous me faites mourir.

Le PERE de FAM. *avec féverité.*

Cécile, vous vous troublez.

SAINT ALBIN.

Ma fœur!

Le Pere de Fam. *regardant encore sa fille avec sévérité.*

Cecile... Mais non, le projet est trop odieux... Ma fille & Germeuil en sont incapables.

Saint Albin.

Je tremble... Je frémis... O Ciel! de quoi suis-je menacé?

Le Pere de Fam. *avec sévérité.*

Monsieur le Commandeur, expliquez vous, vous dis-je, & cessez de me tourmenter par les soupçons que vous répandez sur tout ce qui m'entoure.

Le Pere de Famille se promene : il est indigné. Le Commandeur hypocrite paroît honteux, & se tait. Cecile a l'air consterné. Saint Albin a les yeux sur le Commandeur, & attend avec effroi qu'il s'explique.

Le Pere de Fam. *au Comandeur.*

Avez-vous résolu de garder encore long-tems ce silence cruel?

Le Commandeur. *à sa niéce.*

Puisque tu te tais, & qu'il faut que je parle... *à Saint Albin.* Ta maîtresse...

Saint-Albin.

Sophie...

Le Commandeur.

Est renfermée.

Saint-Abin.

Grand Dieu!

Le Commandeur.

J'ai obtenu la lettere de cachet... Et Germeuil s'est chargé du reste.

Le Pere de Fam.

Germeuil!

Saint-Albin.

Lui!

Cecile.

Mon frere, il n'en est rien

Saint-Albin.

Sophie... & c'est Germeuil!

Il se renverse sur un fauteuil, avec toutes les marques de désespoir.

Le Pere de Fam. *au Commandeur.*

Et que vous a fait cette infortunée, pour ajouter à son

malheur la perte de l'honneur & de la liberté ! Quels droits avez-vous sur elle !

LE COMMANDEUR.

La maison est honnête.

SAINT-ALBIN.

Je la vois... Je vois ses larmes. J'entens ses cris, & je ne meurs pas !... *au Cammandeur.* Barbare, apellez votre indigne complice. Venez tous les deux ; par pitié, arrachezmoi la vie... Sophie ! ... Mon pere, secourez moi. Sauvez moi de mon désespoir.

Il se jette entre les bras de son pere.

LE PERE DE FAM.

Calmez-vous, malheureux.

SAINT-ALBIN *entre les bras de son pere, & d'un ton plaintif & douloureux.*

Germeuil !... Lui !... Lui !...

LE COMMANDEUR.

Il n'a fait que ce que tout autre auroit fait à sa place.

SAINT-ALBIN *toujours sur le sein de son pere, & du meme ton.*

Qui se dit mon ami ! Le perfide !

LE PERE DE FAM.

Sur qui compter désormais !

LE COMMANDEUR.

Il ne le vouloit pas ; mais je lui ai promis ma fortune & ma niéce.

CECILE.

Mon pere, Germeuil n'est ni vil ni perfide.

LE PERE DE FAM.

Qu'est-il donc ?

SAINT-ALBIN.

Ecoutez, & connoissez-le.. Ah ! le traitre... Chargé de votre indignation, irrité par cet oncle inhumain, abandonné de Sophie...

LE PERE DE FAM.

Eh bien ?

SAINT-ALBIN.

J'allois dans mon désespoir m'en saisir, & l'emporter au bout du monde... Non, jamais homme ne fut plus indignement joué .. Il vient à moi. . Je lui ouvre mon cœur...

Je lui confie ma pensée comme à mon ami... Il me blâme... Il me dissuade... Il m'arrête, & c'est pour me trahir, me livrer, me perdre... Il lui en coûtera la vie.

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, Le COMMANDEUR, CECILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

CECILE, *qui l'aperçoit la premiere, court à lui, & lui crie:*

GErmeuil, où allez-vous?

SAINT-ALBIN *s'avance vers lui, & lui crie avec fureur.*

Traître, où est-elle? Rends la moi, & te prépares à défendre ta vie.

Le PERE de FAM. *courant après Saint-Albin.*

Mon fils.

CECILE.

Mon frere... Arrêtez... Je me meurs...

Elle tombe dans un fauteuil.

Le COMMANDEUR.

Y prend-elle intérêt? Qu'en dites vous?

Le PERE de FAM.

Germeuil, retirez-vous

GERMEUIL.

Monsieur, permettez que je reste.

SAINT-ALBIN.

Que t'a fait Sophie? Que t'ai-je fait pour me trahir?

Le PERE de FAM *toujours à Germeuil.*

Vous avez commis une action odieuse.

SAINT-ALBIN.

Si ma sœur t'est chere, si tu la voulois, ne valoit-il pas mieux?... Je te l'avois proposé... Mais c'est par une trahison qu'il te convenoit de l'obtenir... Homme vil, tu t'es trompé... Tu ne connois ni Cecile, ni mon pere, ni ce Commandeur qui t'a dégradé, & qui jouit maintenant de ta confusion... Tu ne répons rien... Tu te tais.

GERMEUIL *avec froideur & fermeté.*

Je vous écoute, & je vois qu'on ôte ici l'estime en un moment, à celui qui a passé toute sa vie à la mériter. J'attendois autre chose.

LE PÉRE DE FAM.

N'ajoutez pas la fausseté à la perfidie. Retirez-vous.

GERMEUIL.

Je ne suis ni faux ni perfide.

SAINT ALBIN.

Quelle insolente intrépidité !

LE COMMANDEUR.

Mon ami, il n'est plus tems de dissimuler. J'ai tout avoué.

GERMEUIL.

Monsieur, je vous entens, & je vous reconnois.

LE COMMANDEUR.

Que veux tu dire ? Je t'ai promis ma fortune & ma niéce. C'est notre traité, & il tient.

SAINT ALBIN *au Commandeur.*

Du moins, grace à votre méchanceté, je suis le seul époux qui lui reste.

GERMEUIL *au Commandeur.*

Je n'estime pas assez la fortune pour en vouloir au prix de l'honneur, & votre niéce ne doit pas être la récompense d'une perfidie... Voilà votre lettre de cachet.

LE COMMANDEUR *en la reprenant.*

Ma lettre de cachet ! Voyons Voyons.

GERMEUIL.

Elle seroit en d'autres mains, si j'en avois fait usage.

SAINT ALBIN.

Qu'ai je entendu ? Sophie est libre !

GERMEUIL.

Saint Albin, aprenez à vous méfier des apparences, & à rendre justice à un homme d'honneur. Monsieur le Commandeur, je vous salue *Il sort.*

LE PERE DE FAM *avec regret.*

J'ai jugé trop vîte. Je l'ai offensé.

LE COMMANDEUR *stupefait, regarde sa lettre de cachet.*

Ce l'est... Il m'a joué.

LE PERE DE FAM.

Vous méritez cette humiliation.

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Encouragez les à me manquer. Ils n'y sont pas assez disposés.

SAINT ALB*N.

SAINT ALBIN.

En quelqu'endroit qu'elle soit, sa bonne doit être revenue... J'irai. Je verrai sa bonne. Je m'accuserai. J'embrasserai ses genoux. Je pleurerai. Je la toucherai, & je percerai ce mystere. *Il sort.*

CECILE *en le suivant.*

Mon frere!

SAINT-ALBIN *à Cecile.*

Laissez-moi Vous avez des intérêts qui ne sont pas les miens.

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

Le COMMANDEUR

Vous avez entendu?

Le PERE de FAM.

Oui, mon frere.

Le COMMANDEUR.

Sçavez-vous où il va?

Le PERE de FAM.

Je le sçais.

Le COMMANDEUR.

Et vous ne l'arrêtez pas?

Le PERE de FAM.

Non.

Le COMMANDEUR.

Et s'il vient à retrouver cette fille?

Le PERE de FAM.

Je compte beaucoup sur elle. C'est un enfant; mais c'est un enfant bien né, & dans cette circonstance elle fera plus que vous & moi.

Le COMMANDEUR.

Bien imaginé!

Le PERE de FAM.

Mon fils n'est pas dans un moment où la raison puisse quelque chose sur lui.

Le COMMANDEUR.

Donc il n'a qu'à se perdre? J'enrage. Et vous êtes un pere de famille? Vous?

Le PERE de FAM.

Pourriez-vous m'aprendre ce qu'il faut faire?

Le COMMANDEUR.

Ce qu'il faut faire? Etre le maître chez soi; se montrer homme d'abord, & pere après, s'ils le méritent.

Le PERE de FAM.

Et contre qui, s'il vous plaît, faut-il que j'agisse?

Le COMMANDEUR.

Contre qui? Belle question! Contre tous. Contre ce Germeuil, qui nourrit votre fils dans son extravagance, qui cherche à faire entrer une créature dans la famille, pour s'en ouvrir la porte à lui même, & que je chasserois de ma maison. Contre une fille qui devient de jour en jour plus insolente, qui me manque à moi, qui vous manquera bientôt à vous, & que j'enfermerois dans un Couvent. Contre un fils qui a perdu tout sentiment d'honneur, qui va nous couvrir de ridicule & de honte, & à qui je rendrois la vie si dure, qu'il ne seroit pas tenté plus long-tems de se soustraire à mon autorité. Pour la vieille qui l'a attiré chez elle, & la jeune dont il a la tête tournée, il y a beaux jours que j'aurois fait sauter tout cela. C'est par où j'aurois commencé; & à votre place, je rougirois qu'un autre s'en fût avisé le premier. . . Mais il faudroit de la fermeté; & nous n'en avons point.

Le PERE de FAM.

Je vous entens. C'est-à-dire que je chasserai de ma maison un homme que j'y ai reçu au sortir du berceau, à qui j'ai servi de pere, qui s'est attaché à mes intérêts depuis qu'il se conoît, qui aura perdu ses plus belles années auprès de moi, qui n'aura plus de ressource si je l'abandonne, & à qui il faut que mon amitié soit funeste, si elle ne lui devient pas utile; & cela, sous prétexte qu'il donne de mauvais conseils à mon fils, dont il a désaprouvé les projets; qu'il sert une créature que peut.être il n'a jamais vue; ou plutôt parce qu'il n'a pas voulu être l'instrument de sa perte.

J'enfermerai ma fille dans un Couvent, je chargerai sa conduite ou son caractère de soupçons désavantageux, je flétrirai moi même sa réputation; & cela, parce qu'elle aura quelquefois usé de représailles avec Monsieur le Commandeur; qu'irritée par son humeur chagrine, elle sera sortie de son caractère, & qu'il lui sera échapé un mot peu mesuré.

Je me rendrai odieux à mon fils; j'éteindrai dans son ame les sentimens qu'il me doit; j'acheverai d'enflâmer son caractére impetueux, & de le porter à quelqu'éclat qui le deshonore dans le monde tout en y entrant; & cela, parce qu'il a rencontré une infortunée qui a des charmes & de la vertu, & que par un mouvement de jeunesse qui marque au fond la bonté de son naturel, il a pris un attachement qui m'afflige.

N'avez vous pas honte de vos conseils? Vous qui devriez être le protecteur de mes enfans auprès de moi, c'est vous qui les accusez : vous leur cherchez des torts; vous exagérez ceux qu'ils ont, & vous seriez fâché de ne leur en pas trouver.

Le COMMANDEUR.

C'est un chagrin que j'ai rarement.

Le PERE de FAM.

Et ces femmes contre lesquelles vous obtenez une lettre de cachet?

Le COMMANDEUR.

Il ne vous restoit plus que d'en prendre aussi la défense Allez, allez.

Le PERE de FAM.

J'ai tort. Il y a des choses qu'il ne faut pas vouloir vous faire sentir, mon frere Mais cette affaire me touchoit d'assez près, ce me semble, pour que vous daignassiez m'en dire un mot.

Le COMMANDEUR.

C'est moi qui ai tort, & vous avez toujours raison.

Le PERE de FAM.

Non, Monsieur le Commandeur, vous ne ferez de moi, ni un pere injuste & cruel, ni un homme ingrat & mal-faisant. Je ne commettrai point une violence, parce qu'elle est de mon intérêt; je ne renoncerai point à mes espérances, parce qu'il est survenu des obstacles qui les éloignent; & je ne ferai point un désert de ma maison, parce qu'il s'y passe des choses qui me déplaisent, comme à vous.

Le COMMANDEUR.

Voilà qui est expliqué. Eh bien, conservez votre chere fille; aimez bien votre cher fils; laissez en paix les créatures qui le perdent: cela est trop sage pour qu'on s'y opose. Mais pour votre Germeuil, je vous avertis que nous ne pouvons plus loger lui & moi sous un même toit . . Il n'y

a point de milieu. Il faut qu'il ſoit hors d'ici aujourd'hui, ou que j'enſorte demain.

Le PERE de FAM.

Monſieur le Commandeur, vous êtes le maître.

Le COMMANDEUR.

Je m'en doutois. Vous ſeriez enchanté que je m'en allaſſe, n'eſt ce pas? Mais je reſterai: oui je reſterai; ne fût ce que pour vous remettre ſous le nez vos ſottiſes, & vous en faire honte Je ſuis curieux de voir ce que tout ceci deviendra'

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SAINT ALBIN *ſeul.*

TOut eſt éclairci. Le traître eſt démaſqué Malheur à lui! Malheur à lui! C'eſt lui qui a emmené Sophie. Il faut qu' il périſſe par mes mains'.. *Il apelle.*
Philippe.

SCENE II.

SAINT-ALBIN, PHILIPPE.

PHILIPPE.

MOnſieur.

SINT ALBIN. *en donnant une lettre.*

Portez cela.

PHILIPPE.

A qui, Monſieur?

SINT-ALBIN.

A Germeuil.. . Je l'attire hors d'ici Je lui plonge mon épée dans le ſein Je lui arrache l'aveu de ſon crime & le

fecret de fa retraite, & je cours partout où me conduira l' efpoir de la retrouver... *Il aperçoit Philippe qui eſt reſté.* Tu n'es pas allé, revenu. ?

PHILIPPE.

Monfieur...

SINT ALBIN.

Eh bien?

PHILIPPE.

N'y a t'il rien là-dedans dont Monfieur votre pere foit fâché?

SAINT ALBIN.

Marchez.

SCENE III.

SAINT-ALBIN, CECILE.

SAINT-ALBIN.

Lui qui me doit tout! .. Que j'ai cent fois défendu contre le Commandeur!... A qui...

En apercevant fa fœur.

Malheureufe, à quel homme t'es-tu attachée!...

CECILE.

Que dites-vous? Qu'avez-vous, mon frere? vous m' effrayez.

SAINT ALBIN.

Le perfide! Le traître!... Elle alloit, dans la confiance qu' on la menoit ici... Il a abufé de votre nom ..

CECILE.

Germeuil eft innocent.

SAINT-ALBIN.

Il a pû voir leurs larmes, entendre leurs cris, les arracher l'une à l'autre! Le barbare!

CECILE.

Ce n'eft point un barbare; c'eft votre ami.

SAINT-ALBIN.

Mon ami?.. Je le voulois... Il n'a tenu qu'à lui de partager mon fort... d'alier lui & moi, vous & Sophie...

CECILE.

Qu'entens je?... Vous lui auriez propofé?... Lui, vous, moi, votre fœur?..

SAINT.ALBIN.

Que ne me dit il pas! Que ne m'opofa t'il pas! Avec quel. le fauffeté!...

CECILE.

C'eft un homme d'honneur; oui, Saint-Albin, & c'eft en l'accufant que vous achevez de me l'apprendre.

SAINT ALBIN.

Qu'ofez-vous dire?.. Tremblez.. tremblez .. Le défen. dre, c'eft redoubler ma fureur... Eloignez vous.

CECILE.

Non, mon frere; vous m'écouterez. Vous verrez Cécile à vos genoux... Germeuil... Rendez lui juftice... Ne le connoiffez-vous plus?.. Un moment l'a t'il pu changer... Vous l'accufez! Vous! Homme injufte!

SAINT.ALBIN.

Malheur à toi, s'il te refte de la tendreffe!.. Je pleure... Tu pleureras bientôt auffi.

CECILE.

Vous avez un deffein...

SAINT-ALBIN.

Par pitié pour vous même, ne m'interrogez pas.

CECILE.

Vous me haiffez.

SAINT-ALBIN.

Je vous plains.

CECILE.

Vous attendez mon pere.

SAINT-ABIN.

Je le fuis. Je fuis toute la terre.

CECILE.

Je le vois. Vons voulez perdre Germeuil... Vous voulez me perdre... Eh bien, perdez nous. Dites à mon pere...

SAINT-ALBIN.

Je n'ai plus rien à lui dire... Il fçait tout.

CECILE.

Ah Ciel!

SCENE IV.

SAINT-ALBIN, CECILE, LE PERE DE FAMILLE.

Saint-Albin marque d'abord de l'impatience à l'approche de son pere : ensuite il reste immobile.

Le Pere de Fam.

Tu me fuis, & je ne peux t'abandonner!... Je n'ai plus de fils, & il te reste toujours un pere!... Saint-Albin, pourquoi me fuyez vous?... Je ne viens pas vous affliger davantage, & exposer mon autorité à de nouveaux mépris... Mon fils, mon ami, tu ne veux pas que je meure de chagrin... Nous sommes seuls. Voici ton pere. Voilà ta sœur. Elle pleure, & mes larmes attendent les tiennes pour s'y mêler... Que ce moment sera doux, si tu veux!... Vous avez perdu celle que vous aimiez, & vous l'avez perdue par la perfidie d'un homme qui vous est cher.

Saint-Albin *en levant les yeux au Ciel avec fureur.*

Ah!

Le Pere de Fam.

Triomphez de vous & de lui. Domptez une passion qui vous dégrade. Montrez-vous digne de moi... Saint-Albin, rendez moi mon fils.

Saint Albin s'éloigne. On voit qu'il voudroit répondre aux sentimens de son pere, & qu'il ne le peut pas. Son pere se méprend à son action, & dit en le suivant.

Dieu! Est ce ainsi qu'on accueille un pere! Il s'éloigne de moi... Enfant ingrat, enfant dénaturé! Eh où irez vous que je ne vous suive?... Partout je vous suivrai. Partout je vous redemanderai mon fils...

Saint Albin s'éloigne encore, & son pere le suit, en lui criant avec violence:

Rens moi mon fils... rens-moi mon fils.

Saiut Albin va s'apuyer entre le mur, élevant ses mains & cachant sa tête entre ses bras; & son pere continue.

Il ne me répond rien. Ma voix n'arrive plus jusqu'à son cœur. Une passion insensée l'a fermé. Elle a tout détruit. Il est devenu stupide & féroce.

Il se renverse dans un fauteuil, & dit :

O pere malheureux! Le Ciel m'a frapé. Il me punit dans cet objet de ma foiblesse . J'en mourrai... Cruels enfans, c'est mon souhait.. c'est le vôtre.

CECILE *s'aprochant de son pere en sanglotant.*

Ah!.. Ah!

Le PERE de FAM.

Consolez-vous... Vous ne verrez pas long tems mon chagrin... Je me retirerai... J'irai dans quelque endroit ignoré attendre la fin d'une vie qui vous pese..

CECILE *avec douleur, & saisissant les mains de son pere.*

Si vous quittez vos enfans, que voulez vous qu'ils deviennent?

Le PERE de FAM. *après un moment de silence.*

Cécile, j'avois des vues sur vous.. Germeuil.. Je disois en vous regardant tous les deux, voilá celui qui fera le bonheur de ma fille... elle relevera la famille de mon ami.

CECILE *surprise.*

Qu'ai-je entendu!

SAINT.ALBIN *se retournant avec fureur.*

Il auroit épousé ma sœur! Je l'apellerois mon frere! Lui!

Le PERE de FAM.

Tout m'accable à la fois... Il n'y faut plus penser.

SCENE V.

SAINT-ALBIN, CECILE, LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL.

SAINT ALBIN.

Le voilà, le voilà. Sortez, sortez tous.

CECILE *en courant au devant de Germeuil.*

Germeuil, arrêtez. N'aprochez pas. Arrêtez

Le PERE de FAM. *en saisissant son fils par le milieu du corps, & l'entraînant hors de la salle.*

Saint.Albin... mon fils...

Cependant

Cependant Germeuil s'avance d'une démarche ferme & tranquille. Saint Albin avant que de sortir, détourne la tête, & fait signe à Germeuil.

CECILE.

Suis-je assez malheureuse!

Le Pere de Famille rentre, & se rencontre sur le fond de la Salle avec le Commandeur qui se montre.

SCENE VI.

CECILE, GERMEUIL, LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

Le PERE de FAM.

MOn frere, dans un moment je suis à vous.

Le COMMANDEUR.

C'est à dire, que vous ne voulez pas de moi dans celui-ci. Serviteur.

SCENE VII.

CECILE, GERMEUIL, LE PERE DE FAMILLE.

Le PERE de FAM. *à Germeuil.*

LA division & le trouble sont dans ma maison, & c'est vous qui les causez... Germeuil, je suis mécontent. Je ne vous reprocherai point ce que j'ai fait pour vous. Vous le voudriez peut être. Mais après la confiance que je vous ai marquée, aujourd'hui, je ne daterai pas plus loin; je m'attendois à autre chose de votre part... Mon fils médite un rapt; il vous le confie, & vous me le laissez ignorer. Le Commandeur forme un autre projet odieux; il vous le confie, & vous me le laissez ignorer.

GERMEUIL.

Ils l'avoient exigé.

Le PERE de FAM.

Avez-vous dû le promettre? . Cependant cette fille disparoît, & vous êtes couvaincu de l'avoir emmenée.. Qu'est-elle devenue?.. Que faut-il que j'augure de votre silence?.. Mais je ne vous presse pas de répondre. Il y a dans cette conduite une obscurité qu'il ne me convient pas de percer. Quoi-qu'il en soit, je m'intéresse à cette fille, & je veux qu'elle se retrouve. Cécile, je ne compte plus sur la consolation que j'espérois trouver parmi vous. Je pressens les chagrins qui attendent ma vieillesse, & je veux vous épargner la douleur d'en être témoins. Je n'ai rien négligé, pour assurer le bonheur de mes enfans: mais de concert vous avez toujours renversé mes projets; je vais vous quitter, je vais m'éloigner pour toujours; heureux si dans ma retraite j'apprens que vous regrettez un pere à qui vous avez dechiré le cœur.

SCENE VIII.

CECILE, GERMEUIL.

Cécile se jette dans un fauteuil, & panche tristement sa tête sur ses mains.

GERMEUIL.

JE vois votre inquiétude, & j'attens vos reproches.

CECILE.

Je suis désespérée... Mon frere en veut à votre vie.

GERMEUIL.

Son défi ne signifie rien. Il se croit offensé; mais je suis innocent & tranquille.

CECILE.

Pourquoi vous ai-je cru! Que n'ai je suivi mon pressentiment!.. Vous avez entendu mon pere.

GERMEUIL.

Votre pere est un homme juste, & je n'en crains rien.

CECILE.

Il vous aimoit. Il vous estimoit.

GERMEUIL.

S'il eut ces sentimens, je les recouvrerai.

CECILE.

Vous auriez fait le bonheur de sa fille... Cécile eût relevé la famille de son ami.

GERMEUIL.

Ciel! il est possible!

CECILE *à elle même.*

Je n'osois lui ouvrir mon cœur... désolé qu'il étoit de la passion de mon frere, je craignois d'ajouter à sa peine... Pouvois je penser que malgré l'oposition, la haine du Commandeur?.. Ah, Germeuil! C'est à vous qu'il me destinoit.

GERMEUIL.

Et vous m'aimiez!.. Ah!.. Mais j'ai fait ce que je devois. . Quelles qu'en soient les suites, je ne me repentirai point du parti que j'ai pris... Mademoiselle il faut que vous sçachiez tout.

CECILE.

Qu'est-il encore arrivé?

GERMEUIL.

Cette femme...

CECILE.

Qui?

GERMEUIL.

Cette Bonne de Sophie...

CECILE.

Eh bien?

GERMEUIL.

Est assise à la porte de la maison. Les gens sont assemblés autour d'elle. Elle demande à entrer, à parler.

CECILE *en se levant avec précipitation pour sortir.*

Ah Dieu!.. je cours...

GERMEUIL.

Où?

CECILE.

Me jetter aux pieds de mon pere.

GERMEUIL.

Arrêtez. Songez...

CECILE.

Non, Monsieur.

GERMEUIL.

Ecoutez-moi.

Le Pere de Fam.

Avez vous dû le promettre ? . Cependant cette fille disparoît, & vous êtes couvaincu de l'avoir emmenée.. Qu'est-elle devenue?.. Que faut-il que j'augure de votre silence?.. Mais je ne vous presse pas de répondre. Il y a dans cette conduite une obscurité qu'il ne me convient pas de percer. Quoi-qu'il en soit, je m'intéresse à cette fille, & je veux qu'elle se retrouve. Cécile, je ne compte plus sur la consolation que j'espérois trouver parmi vous. Je pressens les chagrins qui attendent ma vieillesse, & je veux vous épargner la douleur d'en être témoins. Je n'ai rien négligé, pour assurer le bonheur de mes enfans: mais de concert vous avez toujours renversé mes projets; je vais vous quitter, je vais m'éloigner pour toujours; heureux si dans ma retraite j'apprens que vous regrettez un pere à qui vous avez dechiré le cœur.

SCENE VIII.

CECILE, GERMEUIL.

Cécile se jette dans un fauteuil, & panche tristement sa tête sur ses mains.

Germeuil.

Je vois votre inquiétude, & j'attens vos reproches.

Cecile.

Je suis désespérée... Mon frere en veut à votre vie.

Germeuil.

Son défi ne signifie rien. Il se croit offensé; mais je suis innocent & tranquille.

Cecile.

Pourquoi vous ai-je cru! Que n'ai je suivi mon pressentiment!.. Vous avez entendu mon pere.

Germeuil.

Votre pere est un homme juste, & je n'en crains rien.

Cecile.

Il vous aimoit. Il vous estimoit.

Germeuil.

S'il eut ces sentimens, je les recouvrerai.

CECILE.

Vous auriez fait le bonheur de sa fille... Cécile eût relevé la famille de son ami.

GERMEUIL.

Ciel! il est possible!

CECILE *à elle même.*

Je n'osois lui ouvrir mon cœur... désolé qu'il étoit de la passion de mon frere, je craignois d'ajouter à sa peine... Pouvois je penser que malgré l'oposition, la haine du Commandeur?.. Ah, Germeuil! C'est à vous qu'il me destinoit.

GERMEUIL.

Et vous m'aimiez!.. Ah!.. Mais j'ai fait ce que je devois. . Quelles qu'en soient les suites, je ne me repentirai point du parti que j'ai pris... Mademoiselle il faut que vous sçachiez tout.

CECILE.

Qu'est-il encore arrivé?

GERMEUIL.

Cette femme...

CECILE.

Qui?

GERMEUIL.

Cette Bonne de Sophie...

CECILE.

Eh bien?

GERMEUIL.

Est assise à la porte de la maison. Les gens sont assemblés autour d'elle. Elle demande à entrer, à parler.

CECILE *en se levant avec précipitation pour sortir.*

Ah Dieu!.. je cours...

GERMEUIL.

Où?

CECILE.

Me jetter aux pieds de mon pere.

GERMEUIL.

Arrêtez. Songez...

CECILE.

Non, Monsieur.

GERMEUIL.

Ecoutez-moi.

CECILE.

Je n'écoute plus.

GERMEUIL.

Cécile... Mademoiselle..

CECILE.

Que voulez-vous de moi?

GERMEUIL.

J'ai pris mes mesures. On retient cette femme. Elle n'entrera pas; & quand on l'introduiroit, si on ne la conduit pas au Commandeur, que dira-t-elle aux autres qu'ils ignorent?

CECILE.

Non, Monsieur, je ne veux pas être exposée davantage. Mon pere sçaura tout. Mon pere est bon; il verra mon innocence; il connoîtra le motif de votre conduite, & j'obtiendrai mon pardon & le vôtre.

GERMEUIL.

Et cette infortunée à qui vous avez accordé un azyle?.. Après l'avoir reçue, en disposerez-vous sans la consulter?

CECILE.

Mon pere est bon.

GERMEUIL.

Voilà votre frere.

SCENE IX.

CECILE, GERMEUIL, SAINT-ALBIN.

Saint-Albin entre à pas lents: il a l'air sombre & farouche, la tête baisse, les bras croisés, & le chapeau renfoncé sur les yeux.

CECILE *se jette entre Germeuil & lui, & s'écrie.*

SAint-Albin!.. Germeuil!

SAINT-ALBIN *à Germeuil.*

Je vous croyois seul.

CECILE.

Germeuil, c'est votre ami; c'est mon frere.

GERMEUIL.

Mademoiselle, je ne l'oublierai pas.

Il s'assied dans un fauteuil.

SAINT ALBIN *en se jettant dans un autre.*

Sortez ou restez; je ne vous quitte plus.

CECILE *à Saint-Albin.*

Insensé!.. Ingrat!.. Qu'avez-vous résolu?.. Vous ne sçavez pas...

SAINT-ALBIN.

Je n'en sçais que trop!

CECILE.

Vous vous trompez.

SAINT-ALBIN *en se levant.*

Laissez-moi Laissez-nous...

Et s'adressant à Germeuil en portant la main à son épée.

Germeuil...

Germeuil se leve subitement.

CECILE *se tournant en face de son frere, lui crie.*

O Dieu!.. Arrêtez. . Aprenez.. Sophie...

SAINT-ALBIN.

Eh bien, Sophie?

CECILE.

Que vais-je lui dire?..

SAINT ALBIN.

Qu'en a-t'il fait? Parlez. Parlez.

CECILE.

Ce qu'il en a fait?.. Il l'a dérobée à vos fureurs... Il l'a derobée aux poursuites du Commandeur.. Il l'a conduite ici... Il a fallu la recevoir. Elle est ici, & elle y est malgré moi.. *En sanglotant & en pleurant.*

Allez maintenant; courez lui enfoncer votre épée dans le sein.

SINT ALBIN.

O Ciel! puis je le croire? Sophie est ici... Et c'est lui?.. C'est vous?.. Ah, ma sœur! Ah, mon Ami!... Je suis un malheureux. Je suis un insensé.

GERMEUIL.

Vous êtes un amant.

SAINT-ALBIN.

Cécile, Germeuil, je vous dois tout.. Me pardonnerez vous?.. Oui, vous êtes justes; vous aimez aussi; vous vous mettrez à ma place, & vous me pardonnerez... Mais elle a sçu mon projet. elle pleure, elle se désespére, elle me méprise, elle me hait... Cécile, voulez vous vous venger?

voulez vous m'accabler sous le poids de mes torts? Mettez le comble à vos bontés... Que je la voye... Que je la voye un instant...

CECILE.

Qu'osez vous me demander?

SAINT ALBIN.

Ma sœur, il faut que je la voye. Il le faut.

CECILE.

Y pensez-vous?

GERMEUIL.

Il ne sera raisonnable qu'à ce prix.

CECILE.

O la cruelle vie!

Germeuil sort pour apeller, & rentre avec Mademoiselle Clairet Cécile s'avance sur le fond.

SAINT ALBIN *lui saisit la main en passant, & la baise avec transport. Il se retourne ensuite vers Germeuil, & lui dit en l'embrassant :*

Je vais la revoir!

CECILE *après avoir parlé bas à Mademoiselle Clairet; continue haut & d'un ton chagrin.*

Conduisez la, prenez bien garde.

GERMEUIL.

Ne perdez pas de vue le Commandeur.

SAINT ALBIN.

Je vais revoir Sophie!

Il s'avance en écoutant du côté où Sophie doit entrer, & il dit :

J'entens ses pas... Elle approche... Je tremble... Je frissonne... Il semble que mon cœur veuille s'échaper de moi, & qu'il craigne d'aller au devant d'elle... Je n'oserai lever les yeux... Je ne pourrai jamais lui parler.

SCENE X.

CECILE, GERMEUIL, SAINT-ALBIN, SOPHIE, Mademoiselle CLAIRET *dans l'antichambre, à l'entrée de la Salle.*

SOPHIE *appercevant Saint Albin, court effrayée se jetter entre les bras de Cécile, & s'écrie :*

MAdemoiselle.

SAINT ALBIN *la suivant.*

Sophie.

Cécile tient Sophie entre ses bras, & la serre avec tendresse.

GERMEUIL *appelle.*

Mademoiselle Clairet.

Mlle. CLAIRET *du dedans.*

J'y suis.

CECILE *à Sophie.*

Ne craignez rien. Rassurez vous. Asseyez vous.

Sophie s'assied. Cécile & Germeuil se retirent au fond du Théâtre, où ils demeurent spectateurs de ce qui se passe entre Sophie & Saint Albin. Germeuil a l'air sérieux & rêveur. Il regarde quelquefois tristement Cécile, qui de son côté montre du chagrin & de tems en tems de l'inquiétude.

SAINT-ALBIN *à Sophie, qui a les yeux baissés & le maintien sévère.*

C'est vous. C'est vous. Je vous recouvre... Sophie... O Ciel, quelle sévérité! Quel silence! Sophie ne me refusez pas un regard... J'ai tant souffert... Dites un mot à cet infortuné...

SOPHIE *sans le regarder.*

Le méritez vous?

SAINT-ALBIN.

Demandez-leur.

SOPHIE.

Qu'est-ce qu'on m'aprendra? N'en sçais je pas assez? Où suis-je? Que fais je ici? Qui est ce qui m'y a conduite? Qui m'y retient?.. Monsieur, qu'avez-vous résolu de moi?

SAINT ALBIN.

De vous aimer, de vous posséder, d'être à vous malgré toute la terre, malgré vous.

SOPHIE.

Vous me montrez bien le mépris qu'on fait des malheureux. On les compte pour rien. On se croit tout permis avec eux. Mais, Monsieur, j'ai des parens aussi.

SAINT-ALBIN.

Je les connoîtrai. J'irai. J'embrasserai leurs genoux; & c'est d'eux que je vous obtiendrai.

SOPHIE.

Ne l'espérez pas. Ils sont pauvres, mais ils ont de l'honneur... Monsieur, rendez moi à mes parens. Rendez moi à moi même. Renvoyez moi.

SAINT ALBIN.

Demandez plutôt ma vie. Elle eſt à vous.

SOPHIE.

O Dieu, que vais-je devenir! *à Cécile, à Germeuil d'un ton déſolé & ſuppliant.* Monſieur.. Mademoiſelle... *& ſe tournant vers Saint Albin.* Monſieur, renvoyez moi... Renvoyez moi.. Homme cruel, faut il tomber à vos pieds? M'y voilà!

Elle ſe jette aux pieds de Saint-Albin

SAINT-ALBIN *tombe aux ſiens, & dit.*

Vous, à mes pieds! C'eſt à moi à me jetter, à mourir aux vôtres.

SOPHIE *relevée.*

Vous êtes ſans pitié.. Oui, vous êtes ſans pitié.. Vil raviſſeur, que t'ai-je fait? Quel droit as-tu ſur moi? Je veux m'en aller.. Qui eſt-ce qui oſera m'arrêter?.. Vous m'aimez?.. Vous m'avez aimée?.. Vous?

SAINT ALBIN.

Qu'ils le diſent.

SOPHIE.

Vous avez réſolu ma perte. . Oui, vous l'avez réſolue, & vous l'acheverez.., Ah, Sergi! *En diſant ce mot avec douleur, elle ſe laiſſe aller dans un fauteuil; elle détourne ſon viſage de Saint-Albin, & ſe met à pleurer*

SAINT-ALBIN.

Vous détournez vos yeux de moi... Vous pleurez. Ah, j'ai mérité la mort. Malheureux que je ſuis! Qu'ai je voulu? Qu'ai je dit? Qu'ai je oſé? Qu'ai je fait?

SOPHIE *à elle-même.*

Pauvre Sophie, à quoi le Ciel t'a réſervée!.. La miſere m'arrache d'entre les bras d'une mere. . J'arrive ici avec un de mes freres.. Nous y venions chercher de la commiſération, & nous n'y rencontrons que le mépris & la dureté.. Parce que nous ſommes pauvres, on nous méconnoît, on nous repouſſe. Mon frere me laiſſe. Je reſte ſeule. Une bonne femme voit ma jeuneſſe, & prend pitié de mon abandon. Mais une étoile qui veut que je ſois malheureuſe, conduit cet homme-là ſur mes pas, & l'attache à ma perte... J'aurois beau pleurer. Ils veulent me perdre, & ils me perdront. Si ce n'eſt celui-ci, ce ſera ſon oncle.. *Elle ſe leve.* Eh que me veut cet oncle? Pourquoi me pourſuit-il auſſi?.. Eſt ce moi qui ai appellé ſon neveu?.. Le voilà. Qu'il parle. Qu'il s'accuſe lui même. . Homme trompeur, homme ennemi de mon repos, parlez...

SAINT-ALBIN.

Mon cœur est innocent. Sophie, ayez pitié de moi... pardonnez-moi.

SOPHIE.

Qui s'en feroit méfié?.. Il paroissoit si tendre & si bon! Je le croyois doux.

SAINT-ALBIN.

Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Que je vous pardonne!

SINT-ALBIN.

Sophie. *Il veut lui prendre la main.*

SOPHIE.

Retirez-vous. Je ne vous aime plus. Je ne vous estime plus. Non.

SAINT-ALBIN.

O Dieu, que vais je devenir!. Ma sœur, Germeuil, parlez; parlez pour moi... Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Non. *Cécile & Germeuil s'aprochent.*

CECILE.

Mon enfant.

GERMEUIL.

C'est un homme qui vous adore.

SOPHIE.

Eh bien, qu'il me le prouve. Qu'il me défende contre son oncle; qu'il me rende à mes parens; qu'il me renvoye, & je lui pardonne.

SCENE XI.

GERMEUIL, CECILE, SAINT-ALBIN, SOPHIE, Mlle. CLAIRET.

Mlle. CLAIRET *à Cécile.*

Mademoiselle, on vient; on vient.

GERMEUIL.

Sortons tous.

Cécile remet Sophie entre les mains de Mademoisell Clairet. Ils sortent tous de la Salle par différens côtés.

SCENE XII.

LE COMMANDEUR, Mme. HEBERT, DESCHAMPS.

Le Commandeur entre brusquement. Mme Hébert & Deschamps. le suivent.

Mme. HEBERT *en montrant Deschamps.*

OUi, Monsieur, c'est lui. C'est lui qui accompagnoit le méchant qui me l'a ravie. Je l'ai reconnu tout d'abord.

LE COMMANDEUR.

Coquin, A quoi tient il que je n'envoye chercher, un Commissaire, pour t'aprendre ce que l'on gagne à se prêter à des forfaits ?

DESCHAMPS.

Monsieur ne me perdez pas Vous me l'avez promis.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, elle est donc ici ?

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur.

LE COMMANDEUR *à part.*

Elle est ici, ô Commendeur, & tu ne l'as pas deviné !
A Deschamps.
Et c'est dans l'appartemente de ma niéce ?

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et le coquin qui suivoit le carosse, c'est toi ?

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et l'autre qui étoit dedans, c'est Germeuil ?

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Germeuil ?

Mme. HEBERT.

Il vous l'a déja dit.

Le COMMANDEUR *à part.*

Oh, pour le coup, je les tiens.

Mme. HEBERT.

Monsieur, quand ils l'ont emmenée, elle me tendoit lés bras. & elle me disoit : Adieu, ma bonne ; je ne vous reverrai plus ; priez pour moi. Monsieur, que je la voye, que je lui parle, que je la console.

Le COMMANDEUR.

Cela ne se peut... Quelle découverte !

Mme. HEBERT.

Monsieur, qu'on me la rende, ou qu'on m'enferme avec elle.

Le COMMANDEUR *à lui même.*

Cela se fera ; je l'espère.

à Madame Hebert.

Mais pour le présent, allez ; allez vîte. Et sur-tout ne reparoissez plus. Si l'on vous apperçoit, je ne réponds de rien.

Mme. HEBERT.

Mais on me la rendra, & je puis y compter ?

Le COMMANDEUR.

Oui, oui, comptez & partez.

DESCHAMPS *en la voyant sortir.*

Que maudits soient la vieille, & le portier qui l'a laissé passer !

Le COMMANDEUR *à Deschamps.*

Et toi, maraut... va... conduits cette femme chez elle... Et songe que si l'on découvre qu'elle m'a parlé... ou si elle se remontre ici, je te perds.

SCENE VIII.

LE COMMANDEUR *seul.*

LA maîtresse de mon neveu dans l'appartement de ma niece !... Quelle découverte !.. Je me doutois bien que les valets étoient mêlés là-dedans. On alloit. On venoit. On se faisoit des signes. On se parloit bas. Tantôt on me suivoit ; tantôt on m'évitoit.. Il y a là une femme de chambre qui ne me quitte non plus que mon ombre.. Voilà donc

la cause de tous ces mouvemens auxquels je n'entendois rien... Commandeur, cela doit vous apprendre à ne jamais rien négliger. Il y a toujours quelque chose à sçavoir où l'on fait du bruit... S'ils empêchoient cette vieille d'entrer, ils en avoient de bonnes raisons. Les coquins!.. Le hasard m'a conduit là bien à propos. Maintenant voyons, examinons ce qui nous reste à faire.. D'abord marcher sourdement, & ne point troubler leur sécurité.. Et si nous allions droit au bonhomme!. Non. A quoi cela serviroit-il!... D'Auvilé, il faut montrer ici ce que tu sçais. Mais j'ai ma lettre de cachet! Ils me l'ont rendue! La voici... Oui... La voici. Que je suis fortuné!.. Pour cette fois, elle me servira. Dans un moment, je tombe sur eux. Je me saisis de la créature. Je chasse le coquin qui a tramé tout ceci... Je romps à la fois deux mariages.. Ma niéce ma prude niéce s'en ressouviendra, je l'espére... Et le bonhomme, j'aurois mon tour avec lui. Je me venge du pere, du fils, de la fille de son ami... O Commandeur! quelle journée pour moi!

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CECILE, SAINT-ALBIN.

CECILE.

MOn frere, Deschamps a disparu. On ne sçait ni ce qu'il a dit, ni ce qu'il est devenu. Le Commandeur est sorti en secret, & seul... Il se forme un orage. Je le vois. Je le sens. Je ne veux pas l'attendre.

SAINT-ALBIN.

Après ce que vous avez fait pour moi, m'abandonnerez-vous?

CECILE.

J'ai mal fait. J'ai mal fait. Cet enfant ne veut plus rester; il faut la laisser aller. Mon pere a vu mes allarmes. Plongé dans la peine, & délaissé par ses enfans, que voulez-vous qu'il pense, sinon que la honte de quelque action

indiscrete leur fait éviter sa présence, & négliger sa douleur!.. Il faut s'en raprocher. Germeuil est perdu dans son esprit; Germeuil qu'il avoit résolu. . Mon frere, vous êtes généreux; n'exposez pas plus long tems votre ami, votre sœur, la tranquillité & les jours de mon pere.

SAINT ALBIN.

Non, il est dit que je n'aurai pas un instant de repos.

CECILE.

Si cette femme avoit penétré. . Si le Commandeur sçavoit! . Je n'y pense pas sans frémir. . . Avec quelle vraisemblance & quel avantage il nous attaqueroit! Quelles couleurs il pourroit donner à notre conduite! & cela dans un moment où l'ame de mon pere est ouverte à toutes les impressions qu'on y voudra jetter.

SAINT-ALBIN.

Où est Germeuil?

CECILE.

Il craint pour vous. Il craint pour moi. Il est allé chez cette femme...

SCENE II.

CECILE, SAINT-ALBIN, Mlle. CLAIRET.

Mlle. CLAIRET *se montre sur le fond, & leur crie:*

LE Commandeur est rentré.

SCENE III.

CECILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

GERMEUIL.

LE Commandeur sçait tout

CECILE & SAINT-ALBIN *avec effroi.*

Le Commandeur sçait tout!

GERMEUIL.

Cette femme a pénétré. Elle a reconnu Deschamps. Les menaces du Commandeur ont intimidé celui-ci, & il a tout dit.

CECILE.

Ah!

SAINT ALBIN.

Que vais je devenir !

CECILE.

Que dira mon pere !

GERMEUIL.

Le tems presse. Il ne s'agit pas de se plaindre. Si nous n'avons pu ni écarter, ni prévenir le coup qui nous menace, du moins qu'il nous trouve rassemblés & prêts à le recevoir.

CECILE.

Ah, Germeuil, qu'avez vous fait !

GERMEUIL.

Ne suis-je pas assez malheureux ?

SCENE IV.

CECILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, Mademoiselle CLAIRET.

Mlle. CLAIRET *se remontre sur le fond, & leur crie:* Voici le Commandeur.

GERMEUIL.

Retirons nous.

SCENE V.

CECILE *seule*

Elle va. Elle vient. Elle dit:

Je ne sçais que devenir

Elle se tourne vers le fond de la salle, & crie:

Germeuil.. Saint Albin. O mon pere! que vous répondrai-je... Que dirai je à mon oncle ?... Mais le voici... Asseyons nous... Prenons mon ouvrage... Cela me dispensera du moins de le regarder.

Le Commandeur entre, Cécile se leve & le salue les yeux baissés.

SCENE VI.

CECILE, LE COMMANDEUR.

Le COMMANDEUR *se retourne, regarde vers le fond & dit:*

Ma niece, tu as-la une femme-de chambre bien alerte... On ne sçauroit faire un pas sans la rencontrer... Mais

te voilà, toi, bien rêveuse & bien délaissée... Il me semble que tout commence à se rasseoir ici.

CECILE *en begayant.*

Oui.. je crois... que... Ah.

LE COMMANDEUR *apuyé sur sa canne & debout devant elle.*

La voix & les mains te tremblent... C'est une cruelle chose que le trouble... Ton frere me paroît un peu remis. Voilà comme ils sont tous. D'abord c'est un désespoir où il ne s'agit de rien moins que de se noyer ou se pendre. Tournez la main, pist, ce n'est plus cela. Je me trompe fort, ou il n'en feroit pas de même de toi. Si ton cœur se prend une fois, cela durera.

CECILE *parlant à son ouvrage.*

Encore!

LE COMMANDEUR. *ironiquement.*

Ton ouvrage va mal.

CECILE *tristement.*

Fort mal.

LE COMMANDEUR.

Comment Germeuil & ton frere sont ils maintenant? -- Assez bien, ce me semble? --- Cela s'est aparemment éclairci--- Tout s'éclaircit à la fin, & puis on est si honteux de s'être mal conduit! - - Tu ne sçais pas cela, toi qui as toujours été si réservée, si circonspecte

CECILE *à part.*

Je n'y tiens plus. *Elle se leve.*

J'entens, je crois, mon pere.

LE COMMANDEUR.

Non, tu n'entens rien... C'est un étrange homme que ton pere. Toujours occupé, sans sçavoir de quoi. Personne, comme lui, n'a le talent de regarder & de ne rien voir.. Mais revenons à l'ami Germeuil... Quand tu n'es pas avec lui, tu n'es pas trop fâchée qu'on t'en parle... Je n'ai pas changé d'avis sur son compte au moins.

CECILE.

Mon oncle...

LE COMMANDEUR.

Ni toi non plus, n'est ce pas?.. Je lui découvre tous les jours quelque qualité, & je ne l'ai jamais si bien connu... C'est un garçon surprenant... *Cécile se leve encore.* Mais tu es bien pressée?

CECILE.

Il est vrai.

Le COMMANDEUR.

Qu'as tu qui t'apelle ?

CECILE.

J'attendois mon pere. Il tarde à venir, & j'en suis inquiéte.

SCENE VII.

LE COMMANDEUR *seul.*

INquiéte, je te conseille de l'être. Tu ne sçais pas ce qui t'attend. . Tu auras beau pleurer, gémir, soupirer; il faudra se séparer de l'ami Germeuil... Un ou deux ans de couvent seulement... Mais j'ai fait une bévue. Le nom de cette Clairet eût été fort bien sur ma lettre de cachet, & il n'en auroit pas couté davantage... Mais le bonhomme ne vient point... Je n'ai plus rien à faire, & je commence à m'ennuyer... *Il se retourne; & apercevant le Pere de Famille qui vient, il lui dit.* Arrivez donc, bonhomme; arrivez donc.

SCENE VIII.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE.

Le PERE de FAM.

ET qu'avez vous de si pressé à me dire ?

Le COMMANDEUR.

Vous l'allez sçavoir. . Mais attendez un moment. *Il s'avance doucement vers le fond de la salle, & dit à la femme-de chamb. e qu'il surprend au guet.* Mademoiselle, aprochez. Ne vous gênez pas. Vous entendrez mieux.

Le PERE de FAM.

Qu'est ce qu'il y a ? A qui parlez-vous ?

Le COMMANDEUR.

Je parle à la femme de-chambre de votre fille qui nous écoute.

Le PERE de FAM.

Voilà l'effet de la méfiance que vous avez semée entre vous & mes enfans. Vous les avez éloignés de moi, & vous les avez mis en société avec leurs gens.

Le Commandeur.

Non, mon frere, ce n'eſt pas moi, qui les ai éloignés de vous; c'eſt la crainte que leurs démarches ne fuſſent éclairées de trop près. S'ils font, pour parler comme vous, en ſociété avec leurs gens, c'eſt par le beſoin qu'ils ont eu de quelqu'un qui les ſervît dans leur mauvaiſe conduite. Entendez vous, mon frere ? Vous ne ſçavez pas ce qui ſe paſſe autour de vous. Tandis que vous dormez dans une ſécurité qui n'a point d'exemple, ou que vous vous abandonnez à une triſteſſe inutile, le déſordre s'eſt établi dans votre maiſon. Il a gagné de toute part, & les valets, & les enfans, & leurs entours. Il n'y eut jamais ici de ſubordination; il n'y a plus ni décence, ni mœurs.

Le Pere de Fam.

Ni mœurs!

Le Commandeur.

Ni mœurs.

Le Pere de Fam.

Monſieur le Commandeur, expliquez-vous... Mais, non, épargnez-moi...

Le Commandeur.

Ce n'eſt pas mon deſſein.

Le Pere de Fam.

J'ai autant de peine que j'en peux porter.

Le Commandeur.

Du caractére foible dont vous êtes, je n'eſpére pas que vous en conceviez le reſſentiment vif & profond qui conviendroit à un pere. N'importe; j'aurai fait ce que j'ai dû, & les ſuites en retomberont ſur vous ſeul.

Le Pere de Fam.

Vous m'effrayez. Qu'eſt-ce donc qu'ils ont fait ?

Le Commandeur.

Ce qu'ils ont fait ? De belles choſes. Ecoutez. Ecoutez.

Le Pere de Fam.

J'attens.

Le Commandeur

Cette petite fille, dont vous êtes ſi fort en peine...

Le Pere de Fam.

Eh bien?

Le Commandeur.

Où croyez vous qu'elle ſoit ?

Le PERE de FAM.

Je ne fçais.

Le COMMANDEUR.

Vous ne fçavez ?.. Sçachez donc qu'elle eft chez vous.

Le PERE de FAM.

Chez moi !

Le COMMANDEUR.

Chez vous. Oui, chez vous... Et qui croyez vous qui l'y ait introduite ?

Le PERE de FAM.

Germeuil ?

Le COMMANDEUR.

Et celle qui l'a reçue ?

Le PERE de FAM.

Mon frere, arrêtez... Cécile... ma fille...

Le COMMANDEUR.

Oui, Cécile; oui, votre fille a reçu chez elle la maîtreffe de fon frere. Cela eft honnête; qu'en penfez-vous ?

Le PERE de FAM.

Ah Germeuil !.. Ah ma fille ! Que je fuis malheureux !

Le COMMANDEUR.

Si vous l'êtes, c'eft par votre faute. Rendez-vous juftice.

Le PERE de FAM.

Je perds tout en un moment; mon fils, ma fille, un ami.

Le COMMANDEUR.

C'eft votre faute.

Le PERE de FAM.

Il ne me refte qu'un frere cruel, qui fe plaît à aggraver fur moi la douleur... Homme cruel, éloignez vous. Faites-moi venir mes enfans. Je veux voir mes enfans.

Le COMMANDEUR.

Vos enfans ? Vos enfans ont bien mieux à faire que d'écouter vos lamentations. La maîtreffe de votre fils.., a côté de lui.. dans l'apartement de votre fille... Croyez vous qu'ils s'ennuient ?

Le PERE de FAM.

Barbare, épargnez moi. A chaque mot qui fort de votre bouche, je fens une fecouffe qui tire mon ame & qui la déchire .. Mais non, mes enfans ne font pas tombés dans les égaremens que vous leur reprochez. Ils font innocens.

Je ne croirai point qu'ils se soient avillis, qu'ils m'ayent oublié jusques-là... Saint Albin!.. Cecile! .. Germeuil!.. Où sont ils? .. S'ils peuvent vivre sans moi, je ne peux vivre sans eux... J'ai voulu les quitter... Moi, les quitter!.. Qu'ils viennent.. Qu'ils viennent tous se jetter à mes pieds.

Le COMMANDEUR.

Homme pusillanime, n'avez-vous point de honte?

Le PERE de FAM.

Qu'ils viennent... Qu'ils s'accusent.. Qu'ils se répentent...

Le COMMANDEUR.

Non, je voudrois qu'ils fussent cachés quelque part, & qu'ils vous entendissent.

Le PERE de FAM.

Et qu'entendroient-ils qu'ils ne sçachent?

Le COMMANDEUR.

Et dont ils n'abusent.

Le PERE de FAM.

Il faut que je les voie & que je leur pardonne, ou que je les haïsse...

Le COMMANDEUR.

Eh bien voyez-les. Pardonnez-leur. Aimez les, & qu'ils soient à jamais votre tourment & votre honte. Je m'en irai si loin, que je n'entendrai parler ni d'eux, ni de vous.

SCENE IX.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, Madame HEBERT, Monsieur Le BON, DESCHAMPS.

Le COMMANDEUR *apercevant Mad. Hébert.*

FEmme maudite! *à Deschamps;* & toi, coquin, que fais-tu ici?

Mad. HEBERT, Mr. LE BON & DESCHAMPS *au Commandeur.*

Monsieur.

Le Commandeur, *à Mad. Hébert.*

Que venez vous chercher? Retournez vous en. Je sçais ce que je vous ai promis, & je vous tiendrai parole.

Mad. Hébert.

Monsieur... Vous voyez ma joie... Sophie...

Le Commandeur.

Allez, vous dis je.

Mr. Le Bon.

Monsieur, Monsieur, écoutez la.

Mad. Hebet.

Mr. le Bon... parlez pour moi

Le Commandeur *à Mr. Le Bon.*

Est ce que vous ne connoissez pas ces femmes là, & les contes qu'elles sçavent faire?... Monsieur le Bon, à votre âge, vous donnez là dedans?

Mad. Hebert *au Pére de Famille.*

Monsieur, elle est chez vous. Je ne demande pas qu'on m'en croie.. Qu'on la fasse venir.

Le Commandeur.

Ce sera quelque parente de ce Germeuil, qui n'aura pas de souliers à mettre à ses pieds.

Ici on entend au dedans du bruit, du tumulte, des cris confus

Le Pere de Fam.

J'entens du bruit.

Le Commandeur.

Ce n'est rien.

Cecile. *au dedans.*

Philippe, Philippe, apellez mon pere.

Le Pere de Fam.

C'est la voix de ma fille. Mon enfant...

Sint Albin. *au dedans.*

N'aprochez pas. Sur votre vie, n'aprochez pas.

Mad. Hebert & Mr. Le Bon *au Pere de Famille.*

Monsieur, accourez.

Le Commandeur *au Pere de Famille.*

Ce n'est rien, vous dis je.

SCENE X. & derniere.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, Mme. HEBERT, Mr. LE BON, DESCHAMPS, Mlle. CLAIRET, CECILE, SOPHIE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, UN EXEMPT, PHILIPPE, *des Domestiques. Toute la maison.*

Cecile, Sophie, l'Exempt, Saint Albin, Germeuil & Philippe entrent en tumulte, Saint Albin a l'épée tirée, & Germeuil le retient.

CECILE *entre en criant.*

Mon pere.

SOPHIE *en courant vers le Pere de Famille, & en criant.*

Monsieur.

LE COMMANDEUR *à l'Exempt, en criant.*

Monsieur l'Exempt, faites votre devoir.

SOPHIE & Mme. HEBERT *en s'adressant au Pere de Famille; & la premiere, en se jettant à ses genoux.*

Monsieur.

SAINT-ALBIN *toujours retenu par Germeuil.*

Auparavant il faut m'ôter la vie. Germeuil, laissez-moi.

LE COMMANDEUR *à l'Exempt.*

Faites votre devoir.

LE PERE DE FAM., SAINT ALBIN, Mme. HEBERT, Mr. LE BON, *à l'Exempt.*

Arrêtez.

Mme. HEBERT & Mr. LE BON *au Commandeur en tournant de son côté Sophie, qui est toujours à genoux.*

Monsieur, regardez-la.

LE COMMANDEUR *sans la regarder.*

De par le Roi, Monsieur l'Exempt, faites votre devoir.

SAINT-ALBIN *en criant.*

Arrêtez.

Mme. HEBERT & Mr. LE BON *en criant au Commandeur, & en même tems que Saint-Albin.*

Regardez-la.

SOPHIE *en s'adressant au Commandeur.*

Monsieur.

Le COMMANDEUR *se retourne, la regarde, & s'écrie stupéfait.*

Ah!

Mr. LE BON.

Oui, Monsieur, c'est elle. C'est votre niéce.

SAINT-ALBIN, CECILE, GERMEUIL, Mlle. CLAIRET.

Sophie, la niéce du Commandeur!

SOPHIE *toujours à genoux, au Commandeur.*

Mon cher oncle.

Le COMMANDEUR *brusquement.*

Que faites-vous ici?

SOPHIE *tremblante.*

Ne me perdez pas.

Le COMMANDEUR.

Que ne restiez vous dans votre Province? Pourquoi n'y pas retourner, quand je vous l'ai fait dire?

SOPHIE.

Mon cher oncle, je m'en irai. Je m'en retournerai. Ne me perdez pas.

Le PERE de FAM.

Venez, mon enfant. Levez vous.

CECILE *en se jettant aux pieds de son pere.*

Mon pere, ne condamnez pas votre fille sans l'entendre. Malgré les aparences, Cecile n'est point coupable. Elle n'a pu ni délibérer, ni vous consulter ..

Le PERE de FAM *d'un air un peu sévère, mais touché.*

Ma fille, vous êtes tombée dans une grande imprudence.

CECILE.

Mon pere.

Le PERE de FAM. *avec tendresse.*

Levez vous.

SAINT-ALBIN.

Mon pere, vous pleurez.

Le PERE de FAM.

C'eſt ſur vous, c'eſt ſur votre ſœur. Mes enfans, pourquoi m'avez vous négligé? Voyez, vous n'avez pu vous éloigner de moi ſans vous égarer.

SAINT ALBIN & CECILE *en lui baiſant les mains.*

Ah! mon pere. *Cependant le Commandeur paroit confondu.*

Le PERE de FAM. *après avoir eſſuyé ſes larmes, prend un air d'autorité, & dit au Commandeur:*

Monſieur le Commandeur, vous avez oublié que vous étiez chez moi.

L'EXEMPT.

Eſt ce que Monſieur n'eſt pas le maître de la maiſon?

Le PERE de FAM. *à l'Exempt.*

C'eſt ce que vous auriez dû ſçavoir avant que d'y entrer. Allez, Monſieur, je réponds de tout. *L'Exempt ſort.*

SAINT ALBIN.

Mon pere.

Le PERE de FAM. *avec tendreſſe.*

Je t'entens.

SAINT ALBIN *en préſentant, Sophie au Commandeur.*

Mon oncle.

SOPHIE *au Commandeur, qui ſe détourne d'elle.*

Ne repouſſez pas l'enfant de votre frere.

Le COMMANDEUR *ſans la regarder.*

Oui, d'un homme ſans arrangement, ſans conduite, qui avoit plus que moi, qui a tout diſſipé, & qui vous a réduits dans l'état où vous êtes.

SOPHIE.

Je me ſouviens, lorſque j'étois enfant, que vous daigniez me careſſer. Vous diſiez que je vous étois chere. Si je vous afflige aujourd'hui, je m'en irai, je m'en retournerai. J'irai retrouver ma mere, ma pauvre mere, qui avoit mis toutes ſes eſpérances en vous...

SAINT ALBIN.

Mon oncle.

Le COMMANDEUR.

Je ne veux ni vous voir, ni vous entendre.

Le PERE de FAM., SAINT ALBIN, Mr. LE BON, *en s'aſſemblant autour de lui.*

Mon frere... Monſieur le Commandeur... Mon oncle.

Le PERE de FAM.

C'eſt votre niéce.

Le COMMANDEUR.

Qu'eſt elle venue faire ici ?

Le PERE de FAM.

C'eſt votre ſang.

Le COMMAMDEUR.

J'en ſuis aſſez fâché.

Le PERE de FAM.

Ils portent votre nom.

Le COMMANDEUR.

C'eſt ce qui me déſole.

Le PERE de FAM. *en montrant Sophie.*

Voyez la. Où ſont les parents qui n'en fuſſent vains ?

Le COMMANDEUR.

Elle n'a rien : je vous en avertis.

SAINT-ALBIN.

Elle a tout.

Le PERE de FAM.

Ils s'aiment.

Le COMMANDEUR *au Pere de Famille.*

Vous la voulez pour votre fille ?

Le PERE de FAM.

Ils s'aiment.

Le COMMANDEUR *à Saint Albin.*

Tu la veux pour ta femme ?

SAINT-ALBIN.

Si je la veux !

Le COMMANDEUR.

Aye la ; j'y conſens : auſſi bien je n'y conſentirois pas, qu'il n'en ſeroit ni plus ni moins... (*au Pere de Famille.*) Mais c'eſt à une condition.

SAINT-ALBIN *à Sophie.*

Ah ! Sophie, nous ne ſerons plus ſéparés.

Le PERE de FAM.

Mon frere, grace entiere. Point de condition.

Le COMMANDEUR.

Non. Il faut que vous me faſſiez juſtice de votre fille & de cet homme là.

SAINT-ALBIN.

Juſtice ! Et de quoi ? Qu'ont-ils fait ? Mon pere, c'eſt à vous même que j'en apelle.

Le PERE de FAM.

Cecile penſe & ſent. Elle a l'ame délicate. Elle ſe dira ce

qu'elle a dû me paroître pendant un instant. Je n'ajouterai rien à son propre reproche. Germeuil... je vous pardonne... Mon estime & mon amitié vous seront conservées: mes bienfaits vous suivront par tout; mais....

Germeuil s'en va tristement, & Cecile le regarde aller.

Le COMMANDEUR.

Encore passe.

SAINT ALBIN *à son pere.*

Mon pere,, écoutez moi... Germeuil, demeurez. C'est lui qui vous a conservé votre fils... Sans lui vous n'en auriez plus. Qu'allois je devenir?.. C'est lui qui m'a conservé Sophie... Menacée par moi, menacée par mon oncle, c'est Germeuil, c'est ma sœur, qui l'ont sauvée.. Ils n'avoient qu'un instant... Elle n'avoit qu'un asile... Ils l'ont dérobée à ma violence.... Les punirez vous de ma faute?... Cecile, venez. Il faut fléchir le meilleur des peres.

Il amène sa sœur aux pieds de son pere, & s'y jette avec elle.

Le PERE de FAM.

Ma fille, je vous ai pardonné; que me demandez vous?

SAINT ALBIN.

D'assurer pour jamais son bonheur, le mien & le vôtre. Cecile... Germeuil.. Ils s'aiment, ils s'adorent... Mon pere, livrez vous à toute votre bonté. Que ce jour soit le plus beau jour de notre vie *Il court à Germeuil, il apelle Sophie.* Germeuil, Sophie.. Venez, venez... Allons tous nous jetter aux pieds de mon pere.

SOPHIE. *Se jettant aux pieds du Pere de Famille, dont elle ne quitte guere les mains le reste de la scéne.*

Monsieur.

Le PERE de FAM. *Se penchant sur eux, & les relevant.*

Mes enfans... Mes enfans... Cécile, vous aimez Germeuil?

Le COMMANDEUR.

Et ne vous en ai-je pas averti?

CECILE.

Mon pere, pardonnez moi.

Le PERE de FAM.

Pourquoi me l'avoir celé? Mes enfans, vous ne connoissez pas votre pere.. Germeuil, aprochez. Vos réserves m'ont affligé; mais je vous ai regardé de tout tems comme mon second fils. Je vous avois destiné ma fille. Qu'elle soit avec vous la plus heureuse des femmes.

Le COMMANDEUR.

Fort bien. Voilà le comble. J'ai vu arriver de loin cette extravagance ; mais il étoit dit qu'elle se feroit malgré moi, & Dieu merci, la voilà faite. Soyons tous bien joyeux ; nous ne nous reverrons plus.

Le PERE de FAM.

Vous vous trompez, Monsieur le Commandeur.

SAINT-ALBIN.

Mon oncle.

Le COMMANDEUR.

Retire toi. Je voux à ta sœur la haine la mieux conditionnée ; & toi, tu aurois cent enfans, que je n'en nommerai pas un. Adieu. *Il sort.*

Le PERE de FAM.

Allons, mes enfans. Voyons qui de nous sçaura le mieux réparer les peines qu'il a causées.

SAINT-ALBIN.

Mon pere, ma sœur, mon ami, je vous ai tous affligez. Mais voyez la, & accusez-moi, si vous pouvez.

Le PERE de FAM.

Ma fille, votre bonheur sera désormais l'occupation la plus douce de mon fils. Aprenez lui à votre tour à calmer les emportemens d'un caractére trop violent. Qu'il sçache qu'on ne peut être heureux quand on abandonne son sort à ses passions. *à Germeuil.*

Mon fils, mon cher fils ! Qu'il me tardoit de vous apeller de ce nom. (*Ici Cecile baise la main de son pere.*) Vous ferez des jours heureux à ma fille. J'espere que vous n'en passerez avec elle aucun qui ne le soit. Je ferai, si je puis le bonheur de tous. Mes enfans, vous allez faire aux pieds des autels le serment de vous aimer toujous. Vous ne sçauriez en avoir trop de témoins... (*Il unit ses quatre enfans, & il dit :*) Une belle femme, un homme de bien, sont les deux êtres les plus touchans de la nature. Donnez deux fois en un même jour ce spectacle aux hommes... Mes enfans, le jour qui vous unira, sera le jour le plus solemnel de votre vie. Puisse-t'il être aussi le plus fortuné !.. Oh ! qu'il est cruel... qu'il est doux d'être pere !

En sortant de la salle, le Pere de Famille conduit ses deux filles ; Saint Albin a les bras jettés autour de son ami Germeuil; Monsieur le Bon donne la main à Madame Hébert : le reste suit en confusion, & tous marquent le transport de la joie.

FIN.